

L'ARCHE *Editeur*

Istvan EÖRSI

La Voix de son maître

Traduit par
Jean-Marie ARGELÈS

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Istvan Eörsi

LA VOIX DE SON MAITRE.

Texte français de Jean-Marie Argenti

Personnages:

György Lukács

István Eörsi

Marian Raabe

Jelena Grabenko

Gertrud# Borstieber

Acte I

Scène I

Dans le cabinet de travail de Lukacs, un vaste bureau couvert de livres. A côté de ce bureau, une table roulante avec du café sur un plateau et un magnétophone.

Eörsi est assis derrière la table roulante. La chaise, derrière le bureau, est vide. Sur le mur, en bonne place, la photo d'une femme d'un certain âge. La fenêtre donne sur les collines de Buda.

Eörsi, un homme entre deux âges, boit du café.

EÖRSI: Lors de ma première visite en 1952, j'avais alors 21 ans, Tante Gertrude me demanda si j'aimais le café turc. N'ayant pas la moindre idée de ce que cela pouvait être, je me suis contenté de faire oui d'un signe de tête enthousiaste. A ma libération, en 1960, après quatre années de prison, je fus accueilli ici par le même café turc. Même le décès de Tante Gertrude ne me priva pas de cette gentille attention. Lorsque, à chacune de mes visites, la table roulante et le café faisaient leur apparition dans la pièce, j'éprouvais de la reconnaissance, en dépit de ma préférence marquée pour les espressos qu'on peut, eux, boire jusqu'à la dernière goutte.

Cela fait plus de 10 ans que Erzsébet Vezér, une spécialiste de littérature, et moi-même vîmes à diverses reprises dans cette pièce précisément afin de réaliser avec György Lukacs une interview consacrée à son existence. Ces conversations, de mars à juin 1971, se déroulèrent sur la base de notes manuscrites qu'il avait jetées sur le papier en vue d'une autobiographie à venir. Nous avons enregistré ces conversations au magné-

2

tophone. Nous avons imaginé cet artifice afin de donner au vieil homme, désormais incapable de prendre la moindre note, l'impression qu'il travaillait. Il pouvait encore parler. Eörsi met le magnétophone en marche; on entend la voix de Lukacs.

LA VOIX DE LUKACS/ J'estime que mon évolution s'est faite pas à pas et, si nous voulons parler d'elle, le mieux sera, à mon avis, de procéder chronologiquement. Tout dans ma vie est en étroite interrelation. Il faut donc commencer par le commencement.

EÖRSI, arrêtant le magnétophone: Etes-vous sensibles à la poésie surannée de l'intonation? Cette voix est celle d'un vieillard de 86 ans, philosophe de profession. Jusqu'à l'âge de 85 ans, il a travaillé avec une énergie intacte à ce qui allait devenir son oeuvre maîtresse, son "Ontologie". Il est, à vrai dire, en droit de revendiquer comme siennes trois oeuvres maîtresses distinctes: Une philosophie de jeunesse consacrée à la littérature, une philosophie communiste empreinte de messianisme du début des années 20 ainsi que, plus tard encore, une esthétique et une philosophie marxistes. Lui-même ne s'identifie qu'à cette dernière.

La première chose que j'aie lue de lui était l'un de ces ouvrages marxistes. J'avais alors 15 ans. J'acquis, grâce à lui, la conviction définitive qu'il existe un rapport entre les formes artistiques et l'histoire universelle. Ce fut la première personne de renom à qui j'osai montrer mes poèmes. Ils étaient exécrables; il m'aida néanmoins à faire publier le moins mauvais d'entre eux. Je lui en fus extrêmement reconnaissant.

3

Lorsque je fus emprisonné, il apporta son soutien financier à ma famille. Cela représentait également un soutien moral. De cela aussi je lui fus extrêmement reconnaissant.

Les discussions de plus en plus vives qui ne cessèrent de nous opposer ont marqué mon évolution. Cet affrontement dure aujourd'hui encore. Lukacs m'amène à m'opposer toujours davantage à lui. Il détermine donc, aujourd'hui encore, mes propres orientations. - De cela aussi je lui suis extrêmement reconnaissant.

Eörsi se lève, va à la fenêtre et regarde au-dehors. Dans son dos, le magnétophone se met en marche; on entend quelqu'un bégayer et bredouiller.

LA VOIX DE LUKACS: En effet... l'affaire elle-même... l'affaire elle-même... Regardez... l'affaire est à ce point... l'affaire elle-même...

Eörsi se retourne, l'appareil se tait.

EÖRSI: On ne peut manifestement pas non plus se fier totalement aux magnétophones. Pas plus qu'à la mémoire. Le magnétophone se remet en marche, mais on n'entend qu'un ronflement. Je souhaiterais en réalité que nous nous retrouvions ensemble. Pas comme durant cette période atroce qui précéda sa mort. Non. Mais comme en 1962, lorsque Tante Gertrude - Eörsi regarde la photo au mur - vivait encore. Traduisant alors en hongrois la "Singularité de l'esthétique", je venais régulièrement ici pour discuter avec Tante Gertrude des problèmes que je rencontrais. Nous travail-

4

lions dans l'autre pièce, le Vieux restait ici et écrivait. Un jour, il arriva en courant dans la pièce où nous nous tenions, avec son short qui lui arrivait jusque bien au-dessous des genoux et son inévitable goutte au nez, aussi claire qu'une goutte de rosée. Tout excité, il nous parla de l'une de ses toutes dernières hypothèses en matière de théorie musicale. Il écouta les remarques que Tante Gertrude formula d'un ton interrogatif et, sans plus attendre, retourna précipitamment dans son bureau. Je n'avais pas encore de magnétophone à l'époque mais je revois toute la scène comme si elle se déroulait devant moi, pareille à une séquence filmée. C'est ce jour-là que, pour la première et la dernière fois de mon existence, il me rabroua parce que je voulus moi aussi dire mon mot sur le sujet. Il ne dévoilait qu'à sa femme l'écheveau de ses pensées en gestation. Une connivence qui vous désarçonnait. Ils se vouvoyaient au demeurant. Eörsi se rassied à la table roulante. Je serais déjà heureux de pouvoir au moins revivre les derniers mois, de pouvoir reprendre les interviews. Jamais je n'ai ressenti aussi profondément que... quoi au juste? - Oui, pour le dire avec ses mots: que le temps est ir-ré-ver-si-ble. Mourir n'est pas le pire qui puisse advenir à quelqu'un. Même si ce n'est pas non plus le meilleur. Il n'y a pas à dire, mourir, c'est même une belle connerie et c'est, néanmoins, encore vivre. Mourir, c'est de la vie comprimée; ce n'est pas vrai de la mort. Et c'est bien pourquoi je souhaite le retour de ce temps. Silence. Il a voulu une dernière

fois embrasser du regard sa vie entière, engager une course avec le temps pour pouvoir rendre compte de...de quoi au juste? Pour manifester sa fidélité...Sa fidélité à quoi?Il voulait sauver le tout.Un noble propos,digne d'un philosophe.Mais à quoi bon,si le mensonge est une partie du tout?...Faut-il aussi sauver le mensonge?Et que vaut la fidélité lorsqu'elle est entachée de mensonge?Je serais maintenant en mesure de lui demander...Pourquoi pas?Je ferme les yeux,l'obscurité se fait, il entre,s'assied à sa place,j'ouvre les yeux et je lui pose la question.Les questions.Y compris celles que je ne lui ai pas posées jadis,car seul le temps est ir-ré-ver-si-ble,pas l'imagination.

Eörsi ferme les yeux.La scène est plongée dans l'obscurité,puis s'éclaire à nouveau.

Lukacs est assis derrière son bureau.Il est très vieux et a l'air malade,mais l'on s'aperçoit qu'il est en pleine possession de ses facultés intellectuelles.Il porte un costume et une cravate.Le magnétophone tourne sans bruit.Eörsi bondit, en proie à une grande excitation,comme quelqu'un qui n'en croit pas ses yeux.Il se rassied,il a devant lui une tasse de café pleine.Il boit.

EÖRSI:Camarade Lukacs,voilà longtemps que je souhaitais vous demander ceci:que vaut la fidélité lorsqu'elle est entachée de mensonge?Silence.Très bon,ce café turc.Silence.Camarade Lukacs,je sais,cette situation est absurde et vous la refusez pour

des raisons esthétiques - c'est vraisemblablement aussi la raison pour laquelle vous ne voulez pas parler. Mais pourquoi ne pourrions pas faire en sorte que cette situation devienne réalité? A dire vrai, douze ans, c'est long. Durant ce temps, toutes les cellules de mon corps ont été renouvelées. Les vôtres en revanche... mais passons. J'étais à vos obsèques, quelle farce! Les masses ouvrières des groupes de combat, armées de gourdins, des deux côtés de l'allée du cimetière. Impossible d'ignorer ce qui nous arriverait au cas où nous ne nous tiendrions pas *tranquilles*. Sur leurs mines recueillies trônaient l'ennui et la soif d'en découdre. Et cette inscription sur votre tombe: "Paix à ses cendres!" Pour l'enterrement d'un communiste. Ne trouvez-vous pas cela absurde? Les événements de la vie quotidienne ne sont-ils pas beaucoup plus absurdes que notre présente rencontre? Silence. Lukacs bouge. Il boit une gorgée d'eau. Silence.

LUKACS: Les événements de la vie sont grotesques mais ils sont réels.

Ce qui justement fait défaut à l'absurde, c'est la réalité. Cette caractéristique en fait un phénomène de mode, passager donc, et on ne peut *donc* édifier de dramaturgie durable sur l'absurde.

EÖRSI: Edifions alors une dramaturgie éphémère. Commençons sur-le-champ. J'aimerais tant, camarade Lukacs, reprendre avec vous nos conversations.

LUKACS: Impossible.

EÖRSI: Répétons...

LUKACS: Rien ne se répète.

EÖRSI: Prenons comme hypothèse de travail que nous sommes à nouveau en mars 1971.

LUKACS: En quelle année sommes-nous présentement?

EÖRSI: Disons, en mars 1971. C'est en décembre dernier que le médecin a déclaré: cancer des poumons. Que lui avez-vous répondu?

LUKACS: Je lui ai demandé combien de temps encore je pourrais travailler et à quel rythme. Il m'a promis que cela durerait un an et au moins six mois en toute hypothèse. En quoi il se montrait optimiste. On se dépêcha de dactylographier la nouvelle version abrégée de l'"Ontologie". Je ne suis d'ailleurs plus en mesure de porter un jugement sur ce ~~ce~~ texte. Je ne suis plus compétent.

EÖRSI: Qui l'est?

LUKACS, haussant les épaules: Pas moi. Elle restera maintenant en l'état. C'est le temps qui jugera.

EÖRSI: Camarade Lukacs, cela fait des années que vous dites qu'il y a des phénomènes d'usure...

LUKACS: Passé soixante-dix ans, a fortiori quatre-vingts, il serait anormal que n'apparaissent pas des phénomènes d'usure. Pour mener à bien mon travail, il me suffisait de découvrir dans quels domaines ils se manifestaient et avec quelle intensité. Mais voilà, la situation était nouvelle: travailler ne m'intéressait plus. Pour la première fois de ma vie, je me retrouvais inactif, assis à ma table et ne sachant même plus autour de quoi

tournaient mes pensées. Je ne peux même plus écrire du tout; jusqu'à ma main qui refuse de travailler. L'esquisse autobiographique en restera au stade d'esquisse.

EÖRSI: Vous ne pouvez pas écrire. LUKACS fait non de la tête. Mais vous pouvez parler. Travaillez oralement. C'est une manière de travailler nouvelle, elle pourrait s'avérer fructueuse. Voici un magnétophone, il vous suffit de répondre aux questions qu'on vous pose et l'autobiographie sera achevée. On ne pourrait certes pas, de la sorte, écrire une "Ontologie"...

LUKACS: Certes pas.

EÖRSI: ~~M~~ais peut-être une autobiographie.

LUKACS: Une autobiographie non plus; il faudrait travailler dans des bibliothèques. C'est en effet une tendance générale que d'antidater ou d'oublier ce dont on n'a pas envie de se souvenir. Et après, on vous le jette à la figure. Silence. Bien que... Qui peut dire où sera ma figure lorsque le livre paraîtra?

EÖRSI: En effet. Et on corrigera les erreurs. Pour la première fois de votre vie, vous écrirez un ouvrage sans être tenu à la perfection. Quel sentiment de libération!

LUKACS: Je ne dirais pas ça, non.

EÖRSI: Tante Gertrude a toujours souhaité que vous écriviez votre autobiographie. Vous en avez maintenant l'occasion.

LUKACS regardant la photo de Gertrude: Elle le souhaitait?

EÖRSI: Vous ne vous en souvenez plus?

LUKACS: Vous voyez bien comment fonctionne ma mémoire. Et vous

voulez que j'écrive une autobiographie?

EÖRSI: Tout ce dont vous vous souviendrez sera pur bénéfice.

LUKACS regardant la photo: Elle l'a réellement souhaité. Elle disait que je devrais, pour me détendre, écrire mon autobiographie, entre l' "Esthétique" et l' "Ethique".

EÖRSI: Vous voyez bien.

LUKACS: Pour me détendre, disait-elle.

EÖRSI: Oui, pour vous détendre.

LUKACS: Et je n'ai pas non plus écrit l' "Ethique".

EÖRSI: Vous avez, à sa place, écrit une "Ontologie".

LUKACS: J'ai pris du retard.

EÖRSI: Lorsqu'un joueur d'échecs est pressé par le temps, il joue plus vite. Commençons tout de suite.

LUKACS regardant à nouveau la photo: Soit!

EÖRSI: Et **par** quoi commençons-nous?

LUKACS: J'estime que mon évolution s'est faite pas à pas et, si nous voulons parler d'elle, le mieux sera, à mon avis, de procéder chronologiquement. Tout dans ma vie est en étroite interrelation. Il faut donc commencer par le commencement.

EÖRSI arrête le magnétophone. Les lumières s'éteignent.

Scène II

Un cabaret-théâtre à Berlin. Eörsi est assis seul à une table dans la salle. Le devant de la scène est vide, un petit rideau le sépare de la partie arrière.

EÖRSI: Avez-vous jamais eu l'impression d'être suivi, avez-vous jamais ressenti cette espèce de sensation derrière la nuque?

10

Rien de spectaculaire ni de menaçant, rien de permanent non plus, juste cette sensation et seulement dans les moments cruciaux. Vous retournez-vous, déjà votre poursuivant a disparu sans laisser de traces - peut-être dans cette entrée d'immeuble vermoulue, peut-être derrière ce rideau ou bien encore tout au fond de l'égout sous vos pieds.

Dans les douze années qui ont suivi sa mort, j'ai écrit sur lui une nouvelle, deux poèmes, deux essais et trois articles nécrologiques. J'ai publié sous forme de livre les enregistrements magnétiques de nos entretiens. Et voilà qu'on m'a demandé ici, à Berlin, d'écrire sur lui une pièce documentaire. Je me suis mis au travail, mais il n'est pas possible d'écrire une telle pièce.

Il me faut, une fois pour toutes, mettre un point final à ce problème on ne peut plus privé de mes rapports avec Lukacs. Le marchand de primeurs vend sa marchandise et il jette à la poubelle les fruits gâtés.

En 1956, après le rapport secret de Khrouchtchev sur Staline, lorsque le monde entier essayait de deviner qui donc encore le chef d'Etat en question avait fait assassiner en-dehors des personnes citées dans ce texte, si Gorki et Dimitrov avaient été eux aussi ses victimes, si cet homme responsable de la déportation de peuples et de classes entières avait été un fou ou le chef impitoyable de la nouvelle classe au pouvoir, en 1956 donc, Lukacs me dit, à moi qui avais écrit peu d'années aupara-

d'autres qui seraient excusables?Lukacs s'incline. Pourquoi ne répondez-vous pas? Autrefois, vous auriez su répondre de brillante manière à de telles questions.

LUKACS: J'aimerais pouvoir choisir moi-même le champ de bataille où je devrai tomber.

Lukacs se jette sur le ventre, se relève, époussette ses habits, s'incline.

EÖRSI: Vous m'avez suivi jusque dans ce cabaret!

LUKACS: C'est l'esrevni.

EÖRSI: Pardon?

LUKACS: L'esrevni. L'inverse, je dis: l'inverse, en sens inverse.

C'est vous qui m'avez suivi. Et c'est logique, car j'ai en définitive joué dans votre vie un rôle important. Et l'esrevni n'est pas vrai.

EÖRSI: Vous savez parler à l'envers? Vous avez poussé la dialectique jusque là?

LUKACS: C'est une question d'éducation. Mon frère aîné avait six ans lorsqu'il a appris à lire. Je m'asseyais à la table, en face de lui, et j'ai su lire avant lui. Mais je lisais le livre *s'avne-la*, l'écriture *s'avnela*. Il s'incline.

EÖRSI: Plus tard aussi vous en avez été réduit à l'art d'écrire à l'envers.

LUKACS: Il y a des écrits qu'il faut lire horizontalement et d'autres verticalement.

Lukacs, de la tête, mime une lecture horizontale puis une lecture verticale.

EÖRSI: C'est de vous que j'ai appris, et cela pour toujours, à secouer la tête pour dire non. Je me suis en revanche déshabitué de dire oui.

LUKACS: J'ai moi aussi commencé par le non. Il fait non de la tête. C'est très facile. Lorsque je suis revenu chez moi, en 1945 au retour de mon exil moscovite, il n'y a pas un écrivain-paysan de Hongrie que je n'aie fait rouler sous la table. Ils me demandaient d'où je tenais cette résistance à l'alcool. De chez moi, disais-je, de la maison paternelle. Mes parents menaient une vie de grands bourgeois et cela m'ulcérerait au point que je me retirais dans ma chambre à chacune des visites que nous recevions et que j'y buvais.

EÖRSI: Quoi?

LUKACS: Du champagne. Nous en avons toujours en réserve.

Lukacs s'incline. Brusquement, il ôte ses vêtements et se retrouve sur scène en chemise et en couche-culotte de bébé. Le petit rideau se lève, la scène est jonchée de jouets. Il s'assoit et se met à jouer avec une toupie bourdonnante.

EÖRSI: Pour l'amour de Dieu, que faites-vous là?

LUKACS: Ma mère racontait que, dès l'âge de trois ans, je disais toujours: "Je ne dirai pas bonjour aux invités" - il fait non de la tête - "ce n'est pas moi" - il refait non de la tête - "qui leur a dit de venir".

EÖRSI: Je commence à en avoir par-dessus la tête de cette histoire.

LUKACS: Lorsque vous vous montrez docile, la première obligation que vous impose l'étiquette, c'est de saluer les invités. Il joue avec la toupie.

EÖRSI: Et, lorsqu'on se met tout à coup à dire bonjour, par quoi cela commence-t-il?

LUKACS s'adressant à EÖRSI: Mes hommages, Tante Irène.

EÖRSI: Quel garçon bien élevé!

LUKACS s'adressant à EÖRSI: Julichka, où est ma locomotive?

EÖRSI: Mon petit Gyuri, mon trésor, elle se trouve là où vous l'avez posée.

LUKACS: Ce fut la première phrase sensée que j'entendis sortir de la bouche d'un adulte. Pas de la bouche de mes parents mais de celle de la bonne d'enfants. C'est depuis lors que je range mes affaires. Il joue avec la toupie.

EÖRSI: Et que vous saluez les invités.

LUKACS: Mes hommages, Matyika.

EÖRSI: Quel merveilleux salut, par exemple, n'avez-vous pas adressé, en 1952, à notre Staline petit format, Mathias Rakosi, pour son soixantième anniversaire... Il fait une révérence exagérément appuyée. Un an plus tard à peine, je l'ai entendu de mes propres oreilles, vous le traitiez de vulgaire boutiquier. Comment le chêne peut-il accepter de célébrer la majestueuse sveltesse des moisissures? Lukacs joue avec la toupie. Si vous répondez à cette question, je vous laisserai en paix.

LUKACS: J'en avais assez de ces scandales incessants après cha-

cune des visites que nous recevions et je me suis dit: après tout, mon Dieu, pourquoi ne présenterais-je pas mes hommages à Tante Irène?

EÖRSI: Mais, camarade Lukacs, vous avez cent fois risqué votre vie. Vous étiez d'un courage incroyable et je n'ai jamais rencontré d'homme plus avisé que vous. Vous aviez aussi de l'humour, humour que vous avez toujours pris bien soin d'éliminer de vos écrits. Pourquoi avez-vous présenté vos hommages aux responsables d'assassinats massifs?

Lukacs joue avec la toupie, le petit rideau s'abaisse lentement, le dissimulant à la vue, lui et tous ses jouets.

EÖRSI, écoutant le bourdonnement de la toupie qui, lentement, reprend les accents de l'"Internationale": Mais est-ce là une réponse?

La toupie chante l'"Internationale" de plus en plus fort.

Scène III

Le cabinet de travail, Lukacs à son bureau, Eörsi derrière la table roulante. Le magnétophone enregistre. Lukacs porte le même costume que lors de la première scène mais n'a pas de cravate. Il s'exprime avec un peu plus de difficultés que lors de la première scène.

LUKACS: Quoi de neuf?

EÖRSI: Le Président de l'Association des écrivains m'a dit qu'il ne pouvait pas intervenir dans l'affaire de la confiscation de mon livre. Il ne veut pas mettre en danger les bonnes relations qu'entretient l'Association avec les autorités culturel-

les. Pour pouvoir continuer de défendre les intérêts des écrivains, ils commencent par ne plus les défendre du tout.

LUKACS: J'espère que cette logique ne vous surprend pas.

EÖRSI: Au contraire, elle m'emplit de joie. *Lorsque survient ce à quoi l'on attendait, on se sent soulagé*. Pouvons-nous commencer? Lukacs fait oui de la tête. Le 17 mars 1971 - première interview.

LUKACS: Mon père, Joseph Lukacs, était le directeur de la Banque anglo-hongroise, c'était un homme très riche. Son ^{propre} père fabriquait encore des couvertures à Szeged. Mon père fut anobli; sur le plan politique, il soutenait les courants les plus conservateurs mais il se montrait un mécène généreux pour l'art hongrois moderne, pour Bartok aussi. Pour moi également il fut un mécène généreux. Il appartenait à cette couche de la grande bourgeoisie juive de Budapest qui voulait l'assimilation complète. Lorsque débuta le mouvement sioniste, mon père dit que... mon père dit que...

EÖRSI: Qu'il voudrait être consul à Budapest?

LUKACS: Oui, oui. Il voulait être nommé consul juif à Budapest après la création de l'Etat juif. Eörsi rit. Je me suis révolté contre l'étiquette dès l'âge de trois ans. Mes frères et soeurs s'y pliaient. Pas moi.

EÖRSI: Vous aviez pourtant la même appartenance de classe.

LUKACS: La science n'a toujours pas expliqué la cause de telles différences de comportement. C'est très tôt, par exemple, que j'ai mené contre ma mère une guerre de partisans.

17
EÖRSI: Comment ça?

LUKACS: Il y avait dans notre appartement un réduit obscur où l'on entreposait le bois de chauffage. Pour nous punir de ne pas avoir été sages, elle nous y enfermait souvent et nous y laissait jusqu'à ce que nous nous excusions. Mes frères et soeurs s'exécutaient promptement. Mon comportement dépendait de l'heure: si elle m'enfermait à dix heures, je m'excusais à dix heures cinq et elle me laissait sortir. Mon père rentrait généralement à une heure et demie à la maison et ma mère voulait lui épargner toute contrariété domestique. Cette circonstance déterminait mon attitude: lorsqu'elle m'enfermait après une heure, pour rien au monde je ne me serais excusé car je savais qu'elle me libèrerait de toutes façons à une heure vingt-cinq.

EÖRSI: C'est le même comportement que vous avez eu dans le Parti lorsqu'il vous a fallu faire votre autocritique. Lorsque vous estimiez que vous ne risquiez pas de trop gros ennuis...

LUKACS: Cela n'est intervenu que beaucoup plus tard et *n'a pas sa place dans ce chapitre.*

EÖRSI: Cela est intervenu beaucoup plus tard mais c'est exactement ici qu'il faut en parler. Lorsque vous pensiez qu'on allait vous tuer ou vous exclure du Parti, vous vous excusiez, mais lorsque vous pensiez...

LUKACS: On peut toujours construire des analogies formelles. Mais si l'on considère les choses sous leur aspect essentiel...

EÖRSI: Dans le cas présent l'essentiel a nom Georges Lukacs. J'en-

tends seulement prouver que, en dépit des différences d'âge et de l'évolution de ses conceptions philosophiques, une même personne...

LUKACS: J'estime qu'on ne devrait pas seulement insister sur la continuité dans l'évolution d'un individu mais aussi sur la dis...dis...dis...

EÖRSI: Sur la discontinuité aussi, bien entendu. Je voulais d'ailleurs seulement... Eörsi se tait car il s'aperçoit que Lukacs ne l'écoute plus. Vous ne vous sentez pas bien? Silence. Camarade Lukacs! Eörsi fait mine de lui toucher le bras mais se ravise et sort précipitamment de la pièce.

LUKACS: J'ai toujours haï ma mère. Elle était l'étiquette personifiée. A ses yeux, rien d'autre ne comptait chez quelqu'un que sa condition, ses titres, sa situation. Elle me prenait pour un idiot, elle engagea pour moi un précepteur mais ce dernier ne s'occupa bientôt que de mon frère. Elle inventa alors une théorie selon laquelle mon frère était intelligent mais paresseux et moi, en revanche, bête mais travailleur. Les faits ne parvinrent pas à ébranler ce préjugé. J'avais fini mes devoirs à trois heures et demie et je partais faire du vélo tandis que mon frère restait ^{(à bûcher} là jusqu'à sept heures et demie, en compagnie du précepteur. Il fut plus tard appelé au service du travail; il obéit car il respectait les lois et il y trouva bien sûr la mort. Il ressemblait à ma mère que j'ai toujours haïe.

Eörsi revient avec un verre d'eau et le tend à Lukacs. Lukacs

le vide.

EÖRSI:Excusez-moi, je n'ai pas arrêté l'appareil. Si vous le permettez, je vais revenir en arrière afin qu'il n'y ait pas un trop grand silence sur la bande. Il revient en arrière puis remet le magnétophone en marche.

LA VOIX DE LUKACS:J'ai toujours haï ma mère. Elle était l'étiquette personnifiée...

EÖRSI, confus, arrête l'appareil:Voulez-vous que j'efface ça?

LUKACS:Ma mère était sur son lit de mort, un cancer du sein, et, à la demande de mon père, je lui écrivis une lettre. Lorsqu'elle la reçut, elle dit:"Il faut que je sois bien malade pour que le docteur György m'écrive une lettre". Silence. A mes yeux, les liens familiaux dont j'ai hérité, tout comme ma judéité, n'ont jamais été qu'une donnée imposée par ma naissance. Silence. Un jour, un reporter photographique voulut me photographier en compagnie de mes sept petits-enfants. Je m'y refusai car, s'agissant de moi, cela n'aurait rien eu de typique. Silence. J'ai aussi apprécié en Staline qu'il ait fait appel au Parti lorsqu'un journaliste écrivit un jour ce qu'il avait mangé dans son enfance. Silence. Mais tout ça s'est passé bien plus tard.

EÖRSI:Si vous êtes fatigué, nous pouvons arrêter jusqu'à demain.

LUKACS:Comment ça, fatigué? Et puis, nous devons nous presser. Lorsqu'à soixante-dix ans j'ai établi mon plan décennal...

EÖRSI:Vous en avez aussi établi un à quatre-vingts ans.

LUKACS:C'est vrai, à quatre-vingts ans aussi. Je ne me suis jamais

soucié de la mort. Comme Epicure, je pense qu'elle ne nous concerne pas car, tant que nous existons, la mort n'existe pas. Lorsqu'elle est là, c'est nous qui n'y sommes plus. Pour la première fois aujourd'hui... pour la première fois aujourd'hui...

EÖRSI: Avez-vous peur?

LUKACS: Non. Je n'ai pas peur. Une seule chose me gêne: c'est que je suis en train de faire quelque chose que je ne pourrai mener à son terme. Il est vrai que l' "Ontologie", elle non plus... elle n'a pas tout à fait... Où en étions-nous restés?

EÖRSI: Il était question de votre mère.

LUKACS: En tant qu'individu, mon père était quelqu'un de très bien, mais, en tant que directeur de banque, il estimait que le critère de la bonne manière d'agir était la réussite. Mes premiers ouvrages en revanche, l' "Iliade" et "Le dernier des Mohicans", m'avaient déjà persuadé du contraire: on agit bien lorsqu'on ne connaît pas la réussite. J'avais donné raison à Hector vaincu par Achille ainsi qu'aux Indiens...

EÖRSI: Etes-vous aujourd'hui encore un adepte de l'insuccès? Je veux dire que vous êtes membre d'un parti qui est au pouvoir depuis longtemps, que vous adhérez à un mouvement où l'on sacrifie au culte de l'étiquette...

LUKACS: Je me suis toujours moqué de tout cela. Je n'ai pas non plus choisi la voie du succès lors du soulèvement de 1956, lorsque j'entrai dans le gouvernement Imre Nagy.

EÖRSI: Oui, mais...

LUKACS: Aujourd'hui encore, l'histoire n'est pas le *domaine* où s'accomplit le bonheur de l'homme. En Union Soviétique, le socialisme se développe sur un mode atypique et cela me permet de ne pas connaître le succès à l'intérieur d'un mouvement victorieux.

EÖRSI: Cette philosophie de l'insuccès...

LUKACS: L'insuccès s'avère souvent très utile. J'avais 19 ans lorsque nous fondâmes le premier groupe théâtral moderne de Hongrie. J'ai écrit pour ce groupe quelques pièces à la manière d'Ibsen et de Hauptmann. Je les ai, par bonheur, très tôt jetées au feu. Cet insuccès fut pour moi une grande réussite puisque, ma vie durant, je pus désormais disposer d'un critère secret me permettant d'apprécier ce qui relève ou non de la littérature. La littérature, c'est ce que je n'arrive pas à écrire.

EÖRSI: Mais cet insuccès...

LUKACS: On m'a qualifié, dans la première critique ^{consacrée à} (mon premier ouvrage, d'auteur incommode. Toute ma vie, je me suis efforcé de ne pas ^{ce jugement} démentir. Je me suis efforcé de rester incommode à tous les courants.

EÖRSI: C'est bien pourquoi je disais que pour vous, camarade Lukacs, l'insuccès...

LUKACS: Je fus inconsolable lorsque l'Université m'attribua un prix pour ma première monographie. Si ces imbéciles me décorent, me suis-je dit, c'est que mon travail doit être mauvais de bout en bout.

EÖRSI: Lorsque vous étiez jeune, c'était la philosophie de l'insuccès qui déterminait votre existence; vous considériez l'insuccès personnel ou bien, en termes plus romantiques, le malheur existentiel comme la condition préalable indispensable à tout ouvrage. Vous parliez du pouvoir paralysant du bonheur, vous en souvenez-vous? C'est d'ailleurs ce qui vous a fait renoncer à l'amour.

LUKACS: Je ne m'en souviens pas.

EÖRSI: "Certains hommes - pour pouvoir atteindre la grandeur - doivent être à tout jamais privés de tout ce qui évoque un tant soit peu le bonheur et le soleil"

LUKACS: C'est de qui?

EÖRSI: De vous, en 1909.

LUKACS: Je ne m'en souviens pas. Silence. Ma rencontre avec Irma Seidler en 1907 fut très importante. Que cela mérite ou non le nom d'amour est une autre question; il reste qu'elle influa grandement sur mon évolution entre 1907 et 1911. Elle se suicida en 1911 et mon essai "De la pauvreté d'esprit" parut après le drame. Il était le récit de sa mort et l'expression de mes sentiments de culpabilité.

EÖRSI: Et quelle était la raison de ces sentiments de culpabilité? Silence. Vous ne voulez pas en parler?

LUKACS: Non.

EÖRSI se lève, ^{et} s'avance jusqu'au bord de la scène: Georges Lukacs rencontra le 18 décembre 1907, à 22 ans donc, l'artiste peintre

Irma Seidler, elle-même âgée de 25 ans... Il entreprit avec elle et l'un de ses amis, Leo Popper, un voyage en Italie entre le 28 mai et le 11 juin 1908. C'est au cours de ce voyage que naquit véritablement leur amour mais, jusqu'à la fin, il demeura dans le cadre des conventions bourgeoises. La "bonne société", ou prétendue telle, à laquelle tous deux appartenaient, n'aurait toléré de relation amoureuse publique que s'il s'était agi d'une femme divorcée. Irma Seidler aurait vraisemblablement pris sur elle d'affronter cette mise au ban mais Lukacs avait, comme il l'écrivit lui-même, peur du mariage, peur de l'effet annihilant du bonheur; et, de plus, il se complaisait dans l'état de celui qui "ne se sent pas bien". Il était d'avis que la solitude inhumaine était indispensable à la gestation de son oeuvre. Irma Seidler épousa alors l'un de ses collègues et, après l'échec de ce mariage, tenta d'avoir une liaison avec l'écrivain Bela Balazs. Ce dernier n'eut d'abord pas de scrupules mais se crut bientôt obligé de se souvenir de l'amitié qui l'unissait à Lukacs; il se sépara d'Irma qui se jeta dans le Danube et périt noyée.

Vers la fin de son monologue, Eörsi entend des bruits derrière lui; il se retourne et s'aperçoit que Lukacs, comme en transe, s'approche du mur où était accrochée la photo de la femme d'un certain âge; on voit maintenant, sur ce mur, la photo d'une jeune femme.

LUKACS: A l'échelle du monde et de l'histoire, il n'existe peut-

être pas d'impasses mais, dans la vie de l'individu, on ne peut les exclure. Par exemple, maintenant, le cancer. Maintenant, le cancer. Maintenant, le cancer - jadis, Irma.

Försi s'éloigne vers le fond de la scène.

LUKACS: "Qui pourrait dire combien de lettres de dernier et définitif adieu je vous ai écrites avant celle-ci? (Vous ne désiriez pas me dire adieu; j'ai pourtant besoin, même si cela reste sans écho, j'ai pourtant besoin d'un adieu, veuillez me le pardonner). J'ai certes cessé de représenter quelque chose dans votre vie - à supposer que j'aie jamais représenté quoi que ce soit - veuillez me le pardonner et veuillez me pardonner encore si, malgré tout, il ne reste à mon existence d'autre sens que vous. Mais tout ceci ne suffirait pas à me faire vous écrire. Si j'avais en moi l'énergie de vivre, vous n'entendriez plus jamais parler de moi; je continuerais à trainer cette existence vide, misérable et vaine qui dure déjà depuis vingt-trois ans. En quoi cela pourrait-il vous intéresser de savoir comment je la supporte? D'ailleurs cela ne vous intéresse pas et je ne voudrais pas non plus que cela vous intéressât. Il me faut maintenant écrire puisque, c'en est fait, vous recevrez ces lignes en même temps que l'annonce de ma mort. Personne encore n'avait été aussi proche de moi que vous le fûtes et je ne vois aucun espoir que quelqu'un le devienne jamais. Il s'est avéré que je ne serais jamais rien pour personne et que mon plus grand amour, fût-il si grand que ma pauvre vie s'y embrasât et s'y consumât,

il s'est avéré que cet amour lui non plus ne peut suffire, que cet amour lui non plus ne vaut rien. C'est lors de notre soirée à Florence (c'était le 5 juin) que je me posai, avec une entière résolution, la question de mon existence: est-il inéluctable que chacun se dérobe à moi à l'instant où ne sont plus en présence les seuls intellects mais des êtres dans leur intégralité? La réponse vint avec ta lettre du 28 octobre: oui, c'est inéluctable. Voilà comme tu es! Tâche de supporter ton existence! Moi, pour ma part, je ne peux supporter la mienne. Tout ce que vous avez édifié s'est effondré. Toute la bonté qui était en moi a disparu, a été extirpée jusqu'aux racines. Je suis devenu méchant, froid, cynique. Ce fut le temps de l'ivresse intellectuelle, ce furent quelques semaines pendant lesquelles je me sentis d'une richesse intellectuelle comme jamais encore dans ma vie, des semaines où je vis affluer vers moi des essaims d'idées fortes, de grandes et vastes idées. Et puis ce fut cette soirée où l'ivresse se dissipa, cette soirée où je sentis que toutes mes idées n'avaient eu de valeur que par le fait que vous les aviez écoutées, que vous les aviez aimées. Ce soir-là, j'établis froidement que j'étais très doué mais que cela ne me suffisait pas car vous m'aviez montré qu'une autre vie existe. Vous m'aviez aussi montré que jamais je n'y aurais part. C'est pourquoi il me faut maintenant mourir. - Soyez heureuse!"

Lukacs sort un pistolet et l'appuie contre sa tempe. Eörsi se dirige vers lui et le ramène à sa table de travail; Eörsi s'as-

sied sur sa chaise. Lukacs tient toujours le pistolet contre sa tempe.

EÖRSI: J'ai toujours soupçonné que la mort aussi avait ses avantages: elle abolit les formes conventionnelles de la conversation...

LUKACS: Et c'est elle qui est morte, pas moi. J'ai trouvé ridicule que, à cause d'une femme... Il éloigne le pistolet de sa tempe.

EÖRSI: C'eût d'ailleurs été ridicule. A vrai dire, il y a pire que le ridicule dans la vie réelle.

LUKACS: On devrait avoir quelqu'un avec qui parler, bredouiller, quelqu'un dont le silence insufflerait de l'audace, quelqu'un qui mettrait un terme à ce long monologue qui est mon existence. Oui, il faudrait que cette personne existât. Irma! Lukacs tend les bras vers la photo; la photo disparaît du mur. Aux gens sensés et raisonnables, aux Bloch, aux Simmel ou aux Polanyi, je ne peux rien dire - les spécialistes n'interviennent qu'une fois les choses achevées. Les philologues se donnent le ridicule d'élever Madame de Stein au rang de déesse pour rendre compréhensible l'influence qu'elle exerça sur Goethe! Et les psychologues se montrent plus ridicules encore lorsqu'avec beaucoup de délicatesse ils mettent en évidence combien Madame de Stein comprenait mal Goethe. Bien entendu qu'elle ne le comprenait pas. Friedrich Schlegel et Wilhelm Humboldt l'avaient compris, eux! Mais la non-compréhension donna nais-

sance à "Iphigénie", la compréhension ne donna naissance à rien!

Une femme aux cheveux roux et aux traits mous, Marian Raabe, se montre à la porte. Elle est de près ou de loin apparentée à Lukacs. Ni Lukacs ni Eörsi ne la remarquent.

EÖRSI: *J'ai la gorge serrée* . C'est à présent... c'est à présent qu'il va le dire...

LUKACS: Quoiqu'il en soit me voilà seul et destiné à le rester. Ma raison travaille dans le vide, aucune résistance, aucun être vivant. *où que ce soit* J'en suis réduit à l'état de pur esprit, c'est-à-dire un esprit vide, sans force, sans appui, sans valeur. Et me voilà dans l'attente du miracle qui me permettrait de déboucher quelque part. Je fais partie d'un type *d'hommes* à qui l'accomplissement suprême est refusé... Si le miracle ne se produit pas et si je ne trouve pas mon chemin de Damas *qui me permettrait de devenir un autre homme* c'en est fait de moi!

EÖRSI à très haute voix: Son chemin de Damas!

MARIAN: Vous restez assis là *sans* rien dire?

Le visage de Lukacs se fige; Eörsi se retourne vivement.

EÖRSI: Depuis quand nous écoutes-tu?

MARIAN: Que veux-tu dire? Je suis *étonnée, c'est tout*. La bande est terminée, la bobine tourne, tu regardes fixement Oncle Gyuri tandis qu'Oncle Gyuri, lui, fixe je ne sais quoi. - Effrayant n'est-ce pas, de voir combien son état s'est détérioré?

EÖRSI: Tais-toi!

MARIAN: Il ne m'entend pas. Lorsqu'il a sur le visage cette ex-

pression, il n'entend rien du tout. J'espère qu'il reprendra ses esprits avant quatre heures.

EÖRSI: Pourquoi? Que se passe-t-il à quatre heures?

MARIAN: Il vient le notaire. Il faut que nous rédigeons un nouveau testament, l'ancien est complètement dépassé.

EÖRSI: Ah bon!

MARIAN: Devoir penser à des choses pareilles alors qu'il est dans cet état me fait honte mais, la situation de la famille s'étant modifiée depuis...

EÖRSI: C'est tout à fait naturel.

MARIAN: Rends-toi compte, depuis qu'Oncle Gyuri est malade, je l'aime encore plus. Avec quelle dignité il supporte son malheur! Il ne fait jamais allusion à son état.

EÖRSI: Ne m'en veuille pas, j'ai encore besoin d'un quart d'heure.

MARIAN: Il n'est pas possible qu'il ait oublié son cancer. Je le lui souhaite du fond du coeur, encore que, dans son cas, se taire à ce sujet n'ait rien de sorcier.

EÖRSI: Je t'en prie...

MARIAN: Sais-tu combien c'est important ce que tu fais? Et sais-tu avec quel plaisir je m'occupe de lui? Je ne l'aurais jamais cru. Et rends-toi compte un peu, jamais aucune de mes propres publications ne m'a procuré le plaisir que j'éprouve à découvrir tel ou tel de ses écrits. As-tu une idée de tout ce qui traîne dans cet appartement? Lukacs se lève, se dirige vers la fenêtre

et regarde au-dehors. J'ai adressé une requête à la direction du Parti leur demandant que l'appartement et la bibliothèque soient conservés en l'état. .On pourrait fonder ici un Institut...

EÖRSI: Tu pourrais raconter ça à un autre moment...

MARIAN: N'est-ce pas une bonne idée? Tout serait conservé pour la recherche: les livres, les manuscrits. Les fiches qu'il insérait lui-même dans ses livres. La chaise sur laquelle il était assis. Et aussi cette bande magnétique que tu es en train d'enregistrer...

EÖRSI/Que j'enregistrerais si...

Lukacs se retourne, fixe Marian d'un regard inexpressif.

MARIAN: Je m'excuse de t'avoir dérangé. Tu sais, je passe ma journée ici à ranger, je m'occupe de tout, c'est moi qui tiens la boutique et j'ai parfois le sentiment... Ah, ça ne fait rien... N'oublie pas qu'Oncle Gyur: doit encore manger et dormir parce qu'à quatre heures...

EÖRSI: C'est entendu. Marian s'en va; Eörsi s'adresse à Lukacs.

Je vous propose de continuer à discuter de la période qui a précédé la Première guerre mondiale. Lukacs ne réagit pas. L'alarme est terminée! Lukacs retourne à son bureau et s'assoit.

Avez-vous entendu les bêtises qu'elle raconte? Lukacs ne réagit pas Camarade Lukacs, vous avez toujours eu la faculté de décrocher lorsque quelque chose ou quelqu'un ne vous intéressait pas...

3

LUKACS: Décr... décro...

EÖRSI: Je l'ai souvent observé chez vous. Vous vous êtes échappé, tout simplement. Vous étiez là avec nous mais vous étiez absent. Silence. Par ailleurs nous en avons terminé avec le thème Irma Seidel.

LUKACS: Oui, nous en avons terminé. Nous en avons...

EÖRSI: Nous en étions resté à votre chemin de Damas.

LUKACS: Où ça?

EÖRSI: Camarade Lukacs, vous avez écrit en 1911 que si, tel l'apôtre St Paul sur le chemin de Damas, vous ne connaissiez un village, vous n'auriez pratiquement plus qu'à vous brûler la cervelle.

LUKACS: Il ne m'est jamais arrivé de ma vie d'écrire le nom de St Paul.

EÖRSI: Vous avez utilisé l'expression "le chemin de Damas". St Paul, jusque-là persécuteur des chrétiens, s'étant ici converti au christianisme et ayant troqué son nom de Saül en celui de Paul, j'ai donné à votre expression "chemin de Damas" une interprétation qui...

LUKACS: De quoi parlez-vous?

EÖRSI: Me serais-je mépris? Cela ressemblait à une citation extraite d'une lettre ou d'un journal que vous auriez écrits dans votre jeunesse.

LUKACS: J'ai, dans ma jeunesse, écrit tant de choses qui n'ont plus aujourd'hui aucune importance.

EÖRSI: Je crois que vous sous-estimez vos premiers écrits.

LUKACS: Voyez-vous, je ne nie pas que ce fut un jeune homme très doué qui écrivit ces ouvrages... mais il était si profondément enraciné dans une théorie de la connaissance réactionnaire et si imprégné des préjugés d'un kantisme vulgaire...

EÖRSI: Dans votre expression de "chemin de Damas", j'ai cru reconnaître la formulation d'une crise personnelle. Vous attendiez un miracle...

LUKACS: De telles tendances existaient à l'époque.

EÖRSI: ...qui vous permettrait de retrouver l'homme. La communauté. Ne s'agissait-il pas de ce miracle lorsque vous avez rejoint la révolution prolétarienne et les communistes?

LUKACS: De quel miracle parlez-vous?

EÖRSI: Lorsque vous attendiez la révolution mondiale comme on attend le Messie. Lorsque vous considérez la théorie marxiste-léniniste comme le salut intellectuel, les dirigeants comme des sauveurs, le Parti comme une Eglise à qui l'on doit fidélité.

LUKACS: Ce sont là des analogies à la mode à l'aide desquelles le philistin cherche à comprendre comment un homme sensé a pu faire un choix contraire à ses intérêts de classe.

Des bruits indiquent que, dans la pièce voisine, on est en train de mettre la table pour le déjeuner.

EÖRSI: Je voudrais seulement vous demander s'il ne s'agissait pas pour vous de satisfaire un besoin religieux lorsque vous avez abandonné ce monologue de plus en plus insupportable qu'

3

était devenue votre existence pour vous vouer au salut du monde.

LUKACS: Il n'y a, dans mon évolution, rien d'inorganique. Ce que vous qualifiez chez moi de besoin religieux...

EÖRSI: C'est vous même qui l'avez qualifié ainsi lorsque vous avez parlé de votre chemin de Damas.

LUKACS: Cette expression, voyez-vous, n'est pas de moi. Je n'arrive pas à me rappeler l'avoir jamais employée.

EÖRSI: Je m'en aperçois seulement: le magnétophone s'est arrêté. Il le remet en marche. Permettez-moi de poser ma question autrement...

La porte s'ouvre, Marian se montre; Lukacs se lève et, sans un mot, se dirige vers la salle à manger.

EÖRSI: Il semble que certaines questions soient condamnées à ne jamais recevoir de réponse. Tout se ligue contre nous: l'histoire universelle, le magnétophone, le déjeuner. Mais je sais au moins une chose: le chemin qui me mènera à Georges Lukacs passe par Damas.

Eörsi se lève et sort de la pièce par l'autre porte. Le magnétophone continue à tourner sans bruit.

Scène IV

Le cabinet de travail. Lukacs, derrière son bureau, le col de chemise ouvert. Lorsqu'il se lève, on s'aperçoit qu'il doit retenir son pantalon car il ne porte ni bretelles ni ceinture. Il a l'air beaucoup plus malade que dans la scène précédente. Marian téléphone. Du café fume sur la table roulante mais Eörsi n'est

pas là. C'est de nouveau la photo de la femme d'un certain âge qui pend au mur.

MARIAN au téléphone: Je ne peux pas te le passer, il travaille. Oui, tu as bien entendu. Il s'est récemment mis à travailler très dur à son autobiographie. Il s'enregistre, c'est pourquoi je ne veux pas le déranger. Nous rappellerons. Je pense qu'il va mieux. Son état s'améliore à vue d'oeil. Oui, je le lui dirai. Elle raccroche et s'adresse à Lukacs. Tous ces appels me rendront folle. Ces gens-là tourment autour de toi comme des vautours. Comme s'il ne^{me} suffisait pas de devoir informer quotidiennement la direction du Parti de ton état, comme s'il ne^{me} suffisait pas de devoir, dix fois par jour, donner une conférence de presse à l'intention de tes amis; tes amis eux-mêmes... Lukacs ne réagit pas. Imagine-toi, Oncle Gyuri, qu'hier, en cherchant parmi les papiers de Tante Gertrude, j'ai trouvé la copie d'une lettre qu'elle t'avait écrite en 1906... j'ignorais totalement que vous vous connaissiez depuis si longtemps. Vous ne vous êtes rencontrés que lors de la Révolution, n'est-ce pas? Lukacs ne réagit pas. J'ai toujours cru que ç'avait été un amour romantique, un coup de foudre ou quelque chose de ce genre... Lukacs se lève, va à la fenêtre et regarde au-dehors. Que dirais-tu d'avoir aussi avec moi, à l'occasion, une conversation que nous enregistrerions au magnétophone? Je t'interrogerais au sujet des documents qui sont dans l'appartement... Tu ne te sens pas bien? Il vaudrait peut-être mieux que vous ne travailliez pas aujourd'hui; je vais

renvoyer Eörsi chez lui...

LUKACS: Est-il déjà arrivé?

MARIAN: Oncle Gyuri, que tu es distrait! Il vient juste de sortir de cette pièce. Regarde, il y a encore ici son café turc! Il est à la recherche de je ne sais quel livre.

LUKACS: Quel jour sommes-nous aujourd'hui? Sonnerie du téléphone.

MARIAN: On n'a pas une minute de tranquillité! Elle décroche. Qui est à l'appareil? Oh, Camarade Földes! Oui, oui, nous allons mieux, bien mieux. J'allais justement vous appeler... A voix étouffée. Il est terriblement diminué. Je ne veux pas entrer dans les détails car je suis dans son bureau et je ne sais pas dans quelle mesure il comprend ce qu'on dit... Je crois que les camarades devraient maintenant envisager les questions d'organisation concrètes... Oui... Je comprends... Je vous rappellerai, camarade Földes... Lukacs sort de la pièce. Il vient de sortir. Imaginez-vous, camarade Földes, que je viens de trouver dans l'appartement un manuscrit d'au moins 400 pages... Non, ne vous faites pas de souci, il ne peut pas être dangereux, il date de sa période idéaliste... Autour de 1910. Eörsi entre dans la pièce. Bien entendu, mais j'y jeterai néanmoins un coup d'oeil. Je vous en ferai parvenir un exemplaire. Il n'est au courant de rien. C'est d'accord, je ne lui parlerai de rien tant que... C'est d'accord, j'en enverrai aussi un exemplaire au camarade Verebes. Mais, je vous le répète, il n'y a aucune raison de s'inquiéter, à l'époque il n'était pas encore marxiste... Oui... Oui... Je vous appel-

Le ce soir. Elle raccroche. Ils ont peur de tout.

EÖRSI: Qu'as-tu encore trouvé?

MARIAN: Tiens-toi bien: le manuscrit de l'Esthétique de Heidelberg.

EÖRSI: C'est impossible! Pas plus tard qu'avant-hier il m'a dit qu'il n'en subsistait plus qu'un fragment et il ne sait même pas où il se trouve.

MARIAN: Comme il va être heureux!

EÖRSI: Ce n'est pas si sûr que cela.

MARIAN: Il semble que ce soit le texte intégral. 400 pages au moins. Je l'ai trouvé dans la chambre de Tante Gertrude, dans une valise toute râpée. Au travers de combien de frontières l'a-t-elle passé en contrebande depuis 1919? L'émigration, l'illégalité, l'évacuation - et il est là maintenant. Le Vieux l'a oublié depuis belle lurette; comme il va être heureux!

LUKACS: Oublié, tu parles! Il ne l'a jamais su, oui.

MARIAN: C'est impossible!

EÖRSI: Tante Gertrude avait certainement une meilleure opinion que lui de ses oeuvres de jeunesse et elle a voulu à tout prix les sauver.

MARIAN: L'essentiel, c'est que ce document soit là!

EÖRSI: Il ne faut pas que tu lui en parles.

MARIAN: Tu n'es pas fou? D'ailleurs, le camarade Földes m'a demandé aussi de ne rien lui dire.

EÖRSI: Mais pas pour les mêmes raisons. Si Tante Gertrude ne lui

en a pas parlé, tu dois te taire aussi. Il ne pourrait de toutes façons plus le retoucher. Silence. Songe qu'il vit encore. Tu ne devrais pas sans arrêt lui jeter à la figure que tu farfouilles dans son passé.

MARIAN: Comment ça, farfouiller? Ne trouves-tu pas important de...

EÖRSI: Je trouve cela important, mais si tu ne peux même pas attendre qu'il meure, tu devrais au moins te dispenser de lui annoncer chaque jour que tu furetes dans ses papiers.

MARIAN: Fureter? Moi? Je vais te dire une bonne chose: ce que je viens de trouver est plus important que tout ce que tu pourras pondre au cours de ta vie.

EÖRSI: Très vraisemblablement, mais ce n'est pas de ça que je parle maintenant.

MARIAN: Tu ne parles pas, tu portes des jugements. Sais-tu ce qui te mènera à ta perte? Ta bonne conscience! Ecoute, je voudrais te demander quelque chose. Donne-moi les bandes, je voudrais les reproduire.

EÖRSI: Pourquoi cette hâte?

MARIAN: D'une part, à titre personnel, j'aimerais savoir de quoi parle le Vieux. D'autre part... tu n'as pas besoin de faire une tête pareille... d'autre part, le département scientifique du Comité Central est très intéressé...

EÖRSI: Ah! ah!

MARIAN: Je vois, tu as des idées bien arrêtées, mais ne t'est-il encore jamais venu à l'esprit qu'il pouvait aussi se faire que

ce ne soit pas toi qui aies raison? Le camarade Földes s'informe quotidiennement. Et aujourd'hui, c'est même le camarade Verebes qui a appelé... Si nous désirons faire de cet appartement un Institut scientifique et conserver la bibliothèque en l'état, il nous faut dissiper tout soupçon.

EÖRSI: Le camarade Földes ne recevra rien de moi. Car c'est pour moi que le Vieux parle, en définitive, et non pour lui.

MARIAN: Ce n'est pas pour toi qu'il parle mais pour la postérité. Tu n'es, dans l'affaire, qu'un maillon intermédiaire. Mets-toi bien dans la tête que le sort de ces bandes, que tu les donnes ou non, dépend cent fois plus du camarade Földes et mille fois plus du camarade Verebes que de toi.

Lukacs réapparaît et s'arrête sur le pas de la porte; il n'a pas reboutonné sa braguette.

EÖRSI: Si le camarade Földes est curieux de savoir ce qu'il y a dans ce texte, il finira bien par l'avoir par l'intermédiaire du ministère de l'Intérieur. Tu ne crois tout de même pas que mon magnétophone est le seul appareil d'écoute de cette pièce?

Lukacs toussote et rit. Le téléphone sonne; Marian décroche.

MARIAN: Allo... Camarade Verebes! Puis-je vous rappeler?

EÖRSI: Ce n'est pas nécessaire. Il se dirige rapidement vers Lukacs qui a visiblement de la peine à rester debout et le conduit hors de la pièce.

MARIAN: Maintenant, je peux parler. Camarade Verebes, vous a-t-on communiqué la bonne nouvelle?

Scène V

Lukacs et Eörsi sont assis sur une tombe. Lukacs est vieux mais n'est pas malade. Il fume inlassablement ~~un~~ un cigare; de temps à autre, il se lève d'un bond, fait quelques pas et l'on découvre alors l'inscription funéraire PAIX A SES CENDRES.

EÖRSI: Heureusement que nous avons pu nous éclipser pendant que Marian donne les coup de fil nécessaires.

LUKACS: Ils veulent m'acheter corps et biens.

EÖRSI: Faute d'arguments, le pouvoir en est réduit à brandir la matraque de caoutchouc ou à montrer son argent.

LUKACS: L'argent n'a jamais été pour moi d'une extrême importance, peut-être parce que je suis issu d'une famille aisée.

EÖRSI: Vous en avez pourtant touché, à titre posthume. Je peux vous l'annoncer: vous avez été étatisé après votre mort.

LUKACS: Comment ça?

EÖRSI: On a nommé de nouveaux disciples de Lukacs, en général des gens avec qui vous n'aviez jamais voulu avoir affaire. Vos anciens disciples, on les a ou bâillonnés ou chassés. Les nouveaux ne cessent pas d'utiliser votre nom pour de petites affaires minables, ils se jettent sur votre oeuvre comme des mouches sur de la viande crue.

LUKACS: J'ai toujours dit que, moi absent, ils pouvaient même me pendre si cela leur chantait. Le jour où le camarade Verebes m'expliqua que mes véritables disciples n'étaient pas ceux que je tenais pour tels mais ceux que lui tenait pour tels, je lui répondis: je sais, je ne vais pas tarder à connaître le sort de

Kroupskaïa. Staline la menaça un jour de la remplacer et de nommer veuve de Lénine quelqu'un faisant mieux l'affaire. Tous deux rient.

EÖRSI: J'ai toujours regretté que vous n'ayez pas fait passer votre humour dans vos travaux.

LUKACS: La théorie de la connaissance ne se prête pas à la plaisanterie.

EÖRSI: Et Marx?

LUKACS: Marx, c'est différent.

EÖRSI: Certainement. Il pouvait même se permettre de ne pas être marxiste. Vous, en revanche, vous avez sans relâche dû prouver que vous étiez fidèle à Marx.

LUKACS: Cela ne fut jamais chez moi le résultat d'une pression extérieure.

EÖRSI: C'est encore pire. Je dois vous l'avouer: les premiers doutes me vinrent lorsque je m'aperçus que ce n'était souvent pas la vérité que vous cherchiez à découvrir mais ce que Marx avait pensé. Que l'une et l'autre fussent identiques était pour vous chose prouvée.

LUKACS: Sur ce point je ne me suis d'ailleurs pas trompé.

EÖRSI: Seule la foi nous donne la certitude en l'absence de preuves.

LUKACS: Vous mettez ma prétendue foi à toutes les sauces - en l'absence de toute preuve. Silence. Où mets-je ma cendre?

EÖRSI: Par terre. On n'a pas besoin de cendrier dans un cimetière.

LUKACS: Si nous rentrions à la maison? J'ai frais. Je crois qu'il va pleuvoir.

EÖRSI: Je voudrais avoir avec vous un seul entretien en plein air, sans magnétophone. Que nous puissions nous entretenir en toute franchise, sans nous ménager.

LUKACS: Nous entretenir de quoi?

EÖRSI: Lorsque vous viviez encore, je n'en étais pas encore là... et puis il me fallait aussi vous ménager... Mais, depuis, j'ai l'impression que je vis dans l'incertitude, comme s'il m'était impossible de me mouvoir dans une quelconque direction tant que je ne verrai pas plus clair dans cette question.

LUKACS: Quelle question?

EÖRSI: La question de la culpabilité. Je voudrais parler de la culpabilité avec vous.

LUKACS: De quelle culpabilité?

EÖRSI: Vous ne le savez vraiment pas?

Silence.

LUKACS: Au temps de la République des Conseils, j'étais commissaire politique de l'Armée Rouge. Je m'étais proposé pour cette mission lorsqu'avait débuté l'offensive tchéco-roumaine. On m'avait envoyé à Tiszafüred. On n'avait pas réussi à défendre Tiszafüred parce que les Rouges de Budapest avaient pris la fuite sans même tirer un coup de feu. Ce qui avait permis aux Roumains de tomber dans le dos des deux autres bataillons et de les anéantir. Tiszafüred était tombée. J'ai alors rétabli l'ordre.

Silence. J'instituai un conseil de guerre et je fis fusiller sur la place du marché de Póroszlo huit soldats du bataillon qui avait pris la fuite. Silence. Je décimai le bataillon. Aujourd'hui, dans la même situation, je n'agirais pas autrement. La lâcheté de ce bataillon avait coûté la vie à un grand nombre d'hommes. Et ceux qui avaient loyalement combattu ne devaient pas se...

EÖRSI: Vous avez également fait fusiller quelques cuisiniers.

LUKACS: Je ne m'en souviens pas.

EÖRSI: Vous l'avez vous-même raconté avant 56.

LUKACS: Je ne me souviens pas.

EÖRSI: Vous commencez chacune de vos inspections aux armées par la roulante et...

LUKACS: Oui, oui. J'arrêtais ma voiture trois ou quatre kilomètres avant le front, je la dissimulais dans des buissons et je faisais ensuite une apparition inattendue parmi la troupe, à la cuisine plus exactement, et je goûtais sans plus attendre l'ordinaire. Les cuisiniers tremblaient devant moi car ils dérobaient une partie des aliments pour en faire commerce. Mais, ainsi, ils ne savaient jamais à quel moment je ferais irruption chez eux...

EÖRSI: Je comprends.

LUKACS: L'état d'esprit des soldats dépendait tout particulièrement de deux facteurs: la nourriture et le courrier. Je ne me prenais pas pour un organisateur militaire spécialement doué mais, dans ma division, les soldats étaient convenablement nour-

ris et il y avait une distribution de courrier quotidienne. Il rit sous cape avec satisfaction.

EÖRSI: De la sorte, camarade Lukacs, vous avez porté la théorie matérialiste au niveau des roulantes.

LUKACS: Vous désapprouvez ma conduite?

EÖRSI: Je cherche seulement à la comprendre.

LUKACS: Dans ma situation, vous n'auriez pas décimé le bataillon?

EÖRSI: Je cherche seulement à comprendre comment vous vous êtes mis dans cette situation.

LUKACS: Dans ma "Théorie du roman", que j'ai écrite durant la Première guerre mondiale, j'ai, reprenant les mots de Fichte, appelé toute cette époque *l'ère* de l'état de péché absolu. Je veux dire par là que toute cette époque est condamnable d'un point de vue moral. La victoire des Anglais, tout comme celle des Français, m'aurait paru être une catastrophe...

EÖRSI: Il y a pourtant la démocratie en Angleterre...

LUKACS: Voyez-vous, j'ai toujours considéré la démocratie bourgeoise avec scepticisme. Anatole France dit à son propos que les riches et les pauvres y seraient également libres de coucher sous les ponts. J'ai toujours été opposé à cette conception de l'égalité.

EÖRSI: J'estime que ce qui a été réalisé chez nous n'est pas meilleur, à savoir que personne n'est autorisé à coucher sous les ponts, qu'il ait un logement ou non.

LUKACS: Ça, c'est une autre histoire.

EÖRSI: Ce n'est pas une autre histoire du tout! Si vous condamnez l'époque parce qu'elle est en état de péché tout en acceptant le péché, voire l'assassinat de masse, sous le prétexte qu'il libérerait l'humanité du péché, cette attitude ne peut se justifier que si l'humanité est ^{ensuite} (réellement) libérée.

LUKACS: Balivernes que tout ceci! Les actes n'ont pas besoin de justification a posteriori. La seule question que j'aie à me poser est de savoir si, à un moment donné, j'ai pris la bonne décision ou non. Ou bien pensez-vous que Lénine a eu tort en 1917 pour la seule raison que Staline, à partir des années 30, s'est lancé dans une politique de génocide?

EÖRSI: Lénine a couru le risque de faire sa propre révolution dans l'espoir qu'interviendrait la révolution mondiale. Mais vous, vous n'étiez pas si naïf. Fin 1918, vous avez justifié votre adhésion au Parti communiste en disant que l'on pouvait agir contre l'éthique tout en agissant avec justesse. Vous saviez parfaitement, et vous l'avez écrit, que vous vous rendiez ainsi coupable d'une faute. Vous souvenez-vous du dilemme de l'Edith de Hebbel?

LUKACS: "Et si tu places entre mes actes et moi le péché, qui suis-je pour devoir me quereller avec toi à ce sujet, pour devoir me dérober à toi?"

EÖRSI: Une phrase merveilleuse; il est seulement dommage qu'elle incite à faire mauvais usage d'elle-même...

LUKACS: Il n'est pas de phrase dont on ne puisse faire mauvais

usage.

EÖRSI: Et quel fut le péché nécessaire au rachat?

LUKACS: La violence.

EÖRSI: Puis-je vous poser une question? Si vous aviez su dès 1919 dans quel sens allait se développer la révolution, auriez-vous pris aussi cette même responsabilité?

LUKACS: Comme on dit à Budapest: "Si Grand-Maman avait des roues, ce serait un omnibus".

EÖRSI: Ce n'est pas une réponse.

LUKACS: Et votre question n'en était pas une. Ce qui caractérise justement les décisions compliquées, c'est qu'on ne peut, pour l'essentiel, en prévoir les conséquences. Je pensais qu'il nous serait possible, à l'instar du Rasoumichine de Dostoïevski, de nous frayer, grâce à nos mensonges, un chemin vers la vérité. L'histoire n'a pas encore dit son dernier mot.

EÖRSI: A quelles horreurs vous attendez-vous encore? Qu'accepteriez-vous comme dernier mot?

LUKACS: Vous ne devez pas oublier que nous étions plongés dans le désespoir le plus noir lorsque nous avons aperçu la flamme de la révolution. J'ai exécré la guerre dès le premier instant, l'euphorie belliciste des masses, la démence nationaliste des intellectuels. Il est prouvé que, dès les premiers instants, mon...

Une femme de 30 ans environ, amaigrie et débraillée, s'approche de la tombe; elle n'est pas belle mais elle est très attirante.

LUKACS: Même à Heidelberg où j'ai vécu jusqu'à la fin de la guer-

4

re, à l'exception de quelques brèves interruptions, dans l'entourage de Max Weber, j'étais seul à m'opposer à la guerre. A dire vrai, je n'étais pas tout à fait seul, il y avait aussi Ernst Bloch... Je me souviens d'un jour où nous étions tous deux assis quelque part sur une colline, dominant la pétarade d'un convoi militaire, lorsque Bloch dit avec une profonde tristesse: "Voilà les goyim qui partent en guerre!"

La femme se met à rire, les deux hommes s'aperçoivent de sa présence. Lukacs ne manifeste aucune surprise et lui fait place à ses côtés, sur la tombe.

EÖRSI: Istvan Eörsi.

JELENA: Jelena Grabenko.

LUKACS: La guerre était la violence absolue. L'état de péché absolu avait appelé la violence absolue. A la suite de tout ceci, j'ai dû prendre mes propres responsabilités pour aider à mettre un terme à l'ère de l'état de péché absolu.

JELENA: Djuri, n'embellissons pas les choses. Si tu avais réussi à vivre avec moi à Heidelberg tu aurais peut-être choisi, à la place de ton péché, une chaire professorale et tu serais devenu privat-docent dans une université en état de péché absolu.

EÖRSI: Quelle chance que nous ayons pu nous échapper du cabinet de travail! Voilà qu'enfin je fais votre connaissance. Vous vous êtes rencontrés à Heidelberg?

JELENA: Non, dans une station balnéaire d'Italie. C'est Bela Balazs qui m'a présentée à lui. Elle rit. Djuri aurait eu de la

peine à trouver une femme qui, d'une manière ou d'une autre, n'
eût pas été en rapport avec Bela Balazs.

LUKACS: Cela n'a rien à voir ici.

JELENA: Je me suis rendu un jour à son hôtel et je l'ai rejoint dans son lit. Il y a des hommes qui font notre conquête par le seul fait qu'ils ont fort besoin de nous. Vous connaissez bien son histoire avec Irma Seidler?

EÖRSI: Oui, je la connais.

JELENA: Balazs ne voulait pas se retrouver dans la même situation; lorsque Djuri tomba amoureux de moi, il s'éloigna. Mais j'ai fini par coucher avec son frère. Le doux Erwin. Un brave et très gentil garçon.

LUKACS: Liéna, n'oublie pas que je n'ai plus, en la matière, de telles susceptibilités.

JELENA: Il y a des situations dans lesquelles nous ne pouvons nous conduire que comme des oies ou comme des cocottes.

EÖRSI: Effectivement.

JELENA: J'aurais tant aimé poser ma tête sur le ventre de l'un de vous trois. C'est d'ailleurs ce que j'ai écrit...

LUKACS: Sous l'empire de la boisson.

JELENA: Cela importe-t-il? Tu n'aurais eu qu'à m'offrir ton ventre mais tu n'as pas osé. Salow non plus, pas plus que Z. Il gémissait et me tendait les bras dans son sommeil au lieu de venir à moi. Erwin était là bien entendu.

EÖRSI: Balazs pensait que...

JELENA: Djuri, mon chéri, tu étais si affreusement intelligent... ou, plus exactement, je me faisais l'effet d'une parfaite idiote à côté de toi alors que je ne l'étais pas.

EÖRSI: Le camarade Lukacs s'est toujours fait une haute idée de vos facultés intellectuelles.

JELENA: J'espérais de Djuri qu'il m'apporterait la délivrance. Vous savez, j'avais été anarchiste en Russie, j'avais ensuite émigré et j'avais eu une crise, je voulais peindre... Djuri était pour moi la promesse d'une délivrance, au sens métaphysique du terme. C'était un être fin et généreux. Il est simplement dommage que j'aie eu de lui un dégoût physique.

EÖRSI: Bela Balazs le prétend lui aussi.

JELENA: Vraiment? Alors ce n'est peut-être pas vrai du tout. Je serais malgré tout restée avec lui si cet ivrogne de musicien n'était pas venu, Bruno, mon ancien amant.

LUKACS: Ce sont là des détails personnels. Sans intérêt.

JELENA: Ils étaient pourtant d'un grand intérêt! Nous faisons ménage à trois à Heidelberg, moi avec Bruno, Djuri travaillant dans la pièce à côté à sa géniale théorie du roman. Bruno tombait tour à tour à bras raccourcis sur le piano ou sur moi-même et il buvait comme un trou. Je buvais aussi, c'était Djuri qui payait tout et il avait perpétuellement la crainte que Bruno ne nous tue tous les trois.

LUKACS: N'avais-je pas de bonnes raisons pour cela? Ces hurlements, ces cris! Bruno, un jour, alluma un feu dans l'appartement,

avec mes manuscrits. Nous eûmes de la peine à l'éteindre. Je crois que ce fut aussi ce jour-là que brûla mon Esthétique de Heidelberg, jusqu'au dernier feuillet. Peut-être fut-ce très bien ainsi.

EÖRSI: Elle n'a pas brûlé. Elle a été publiée après votre mort. Un livre génial.

JELENA: Eh bien, tu vois, Djuri!

LUKACS: C'est impossible, je sais parfaitement qu'il n'en subsistait aucun exemplaire. Silence.

EÖRSI: Est-ce qu'en définitive ce furent réellement des circonstances d'ordre privé qui vous firent rester à Heidelberg ou retourner en Hongrie? Et, plus généralement, vous considérez-vous comme un auteur hongrois ou comme un auteur allemand?

LUKACS: Voyez-vous, j'ai toujours pensé... Si certains se permettent d'avoir deux épouses simultanément, je peux bien m'offrir le luxe de deux patries.

JELENA en riant: Bien sûr que tu peux t'offrir ce luxe.

LUKACS: Tu t'es bien permis d'avoir deux hommes en même temps.

JELENA: C'est une question que je désire depuis toujours te poser: pourquoi as-tu supporté une chose pareille? La jalousie et la peur t'ont, à l'époque, presque fait perdre la raison.

LUKACS: Que pouvais-je bien faire d'autre? C'était la guerre. Si j'avais divorcé, on t'aurait aussitôt internée en ta qualité de citoyenne russe.

JELENA: Mais pourquoi as-tu habité avec nous? Ne t'aurait-il pas

suffi de me donner ton nom? Et de l'argent, bien sûr. N'y-a-t-il pas en toi une certaine dose de masochisme?

LUKACS: Non!

EÖRSI: Et plus tard, dans le mouvement ouvrier, votre abaissement volontaire, toutes ces autocritiques, les réprimandes ■■■, votre aptitude à renoncer à votre niveau intellectuel et à vous plier aux plus épouvantables nécessités tactiques, - n'était-ce pas là du masochisme?

LUKACS: Qu'y-a-t-il de masochiste là-dedans?

EÖRSI: La volupté qu'éprouve le bourgeois à patauger dans la boue en compagnie du populo de l'esprit afin de soulager sa mauvaise conscience.

LUKACS: Cela m'attriste que vous soyez tombé si bas depuis ma mort. Silence. C'est en décembre 1918 que s'est décidé mon des-
enfin
tin. J'ai (trouvé dans le communisme une communauté, une perspective pour l'existence et une vérité inépuisable. Il m'a fallu, à compter de ce jour, tout lui subordonner.

JELENA: Ton oeuvre aussi?

LUKACS: Mon oeuvre c'était ça. A Eörsi. Ce que vous nommez abaissement et perte du niveau n'avait d'autre utilité que de me permettre de rester fidèle à l'orientation principale de mon existence.

EÖRSI: Vous avez sacrifié au péché et, ensuite, vous avez couru après l'argent.

LUKACS: Oui, j'ai sacrifié au péché et, ensuite, j'ai couru, à la

recherche de la vérité, donc à la recherche de Marx. Mais, parce qu'au fond je ne suis qu'un philosophe de deuxième rang - il sourit - il m'a fallu des décennies pour trouver ce qu'il avait découvert en quelques années. Cette voie avait pour moi tant d'importance que...

JELENA: Cette communauté, pourtant, que tu as rencontrée dans la maison des délégués du peuple en 1919, c'était une société assez mêlée, non? Ce Béla Kun, par exemple, je t'ai dit dès la première fois que je l'ai vu qu'il me faisait penser à Vautrin, l'assassin.

LUKACS: Une comparaison très *pertinente*. Je la cite souvent.

JELENA: Djuri, tu étais merveilleux là-bas... Ton fanatisme idéaliste... La manière dont le György Lukacs que tu étais s'est métamorphosé en un dirigeant ouvrier... Avec quelle incroyable rapidité et avec quelle sincérité! Mais la casquette, elle, tu n'aurais pas dû la porter et tu n'aurais pas non plus dû faire comme si tu n'allais plus jamais te laver.

LUKACS: Je n'avais tout simplement pas le temps de me laver.

JELENA: Allons donc, bien sûr que tu t'es lavé. Mais en cachette, avec mauvaise conscience. Tu étais un personnage de Dostoïevski et c'est pour cela que je t'aimais.

LUKACS: Mais tu ne m'as pas compris.

JELENA: Djuri, lève-toi un peu! Est-ce que je me trompe? Qu'y-a-t-il d'écrit sur cette tombe?

EORSI: "Paix à ses cendres!"

JELENA: Dans un cimetière communiste?

EÖRSI: Il a toujours été un chaud partisan du combat pour la paix.

JELENA: Tu es toujours celui que j'ai connu et tu as pourtant beaucoup changé. Dis-moi, pourquoi ne m'as-tu pas rendu visite lorsque tu as émigré en Union soviétique?

LUKACS: Je t'ai cherchée mais tu avais disparu sans laisser de traces.

JELENA: As-tu cherché avec assez de sérieux?

LUKACS: Aucune de nos connaissances communes ne savait rien de toi.

JELENA: Et tu n'as pas cherché plus loin?

LUKACS: Liéna, j'avais déjà à l'époque d'autres préoccupations dans ma vie.

JELENA: S'il devait y avoir quelque part une pierre tombale à mon nom, tu n'y trouverais pas de deuxième date.

EÖRSI: Nous devrions en revenir au péché.

JELENA: Oh, dès notre première rencontre, seul le péché intéressait mon Djuri. Il *affirmait* que l'art était une activité luciférienne *en raison de sa prétention à* créer un monde meilleur que celui de Dieu. Il attendait tout de nous, les Russes, à cette époque déjà.

EÖRSI: C'est d'ailleurs pourquoi il ressentait, à votre égard,...

JELENA: A l'intérieur de ce cercle magique à la Dostoïevski, il cherchait à découvrir si c'était par la terreur ou par l'amour

5

que l'on pouvait racheter le monde. Je me prêtais admirablement bien à ce dilemme: j'étais russe, une quasi-terroriste et, par-dessus le marché, j'avais besoin d'amour...

LUKACS: Et tu n'as pourtant pas souffert que je t'aime.

JELENA: J'ai moi aussi préféré choisir le péché, Djuri.

EÖRSI: Le péché, l'état de péché, ne s'agit-il pas là de catégories semblables au "chemin de Damas"?

LUKACS: Quel chemin de Damas?

EÖRSI: De pures catégories théologiques.

LUKACS: Je n'ai le souvenir d'aucun chemin de Damas.

EÖRSI: Nous en avons parlé lors de notre dernier entretien.

LUKACS avec beaucoup de décision et de vigueur: Je ne me souviens pas.

JELENA se lève et dit en s'en allant: Il va se mettre à pleuvoir.

A Eörsi. Vous restez?

EÖRSI à Lukacs: Partons aussi. Nous pourrions continuer cet entretien à l'intérieur.

LUKACS: Allez-y, je vais fumer encore un cigare ici.

Eörsi se lève, hésite puis se dépêche de suivre Jelena. Lukacs s'allume un cigare, assis sur la tombe. L'obscurité se fait sur scène, on ne voit plus que le rouge du cigare dans le noir.

Acte II

Scène I

Le cabinet de travail. Derrière la table roulante, Eörsi buvant du café. Lukacs, sans veste, debout, regarde par la fenêtre. Le magnétophone est arrêté.

EÖRSI: Revenir en visite ici, *j'ai la gorge serrée*. Dix ans après sa mort, je reviens sans cesse ici comme au temps de mes études: entre l'instant où je sonne et celui où l'on m'ouvre la porte, je me signe. Autrefois je faisais ce geste dans un état d'excitation puérile: je vais me retrouver devant ce professeur célèbre dans le monde entier; vais-je me comporter convenablement? Vais-je savoir répondre à son ardeur pédagogique par un silence d'une égale subtilité? Ce geste mécanique qu'effectue la main droite s'adresse désormais à la rigueur de ce temps, aux changements intervenus dans cette pièce qui a perdu son âme en se transformant en musée. Je n'y tiens plus à la longue; il faut que j'évoque son souvenir. Je l'imagine debout devant la fenêtre, regardant au-dehors, immobile.

Les projecteurs éclairent Lukacs devant la fenêtre.

EÖRSI: Bon. Même si la tristesse ne s'en va pas, elle se fait plus supportable. Lorsque, voilà plus de dix ans, je venais fréquemment ici, mon signe de la croix exprimait l'angoisse que je ressentais à voir la maladie lentement et inexorablement chasser le vieillard de lui-même. Je m'en souviens avec précision: guettant les pas venant m'ouvrir la porte, je me disais: que se passerait-il si une caméra, cachée dans la serrure, me filmait? Comment pour-

rait-on concilier mon signe de la croix avec mon athéisme militant, mon manque de respect à l'égard de toute autorité? Comment l'interpréter compte tenu de mes relations avec le vieil homme? A quelles accusations, quels soupçons et quels divertissants faux-fuyants ce geste de la main ne donnerait-il pas lieu? Un jour, en avril 1971, il se tenait exactement ainsi, devant la fenêtre lorsque j'entrai dans la pièce. J'eus peur, je ne l'avais jamais encore vu désœuvré. Cette fois-là, il ne faisait rien et cette inactivité m'avait paru l'essence même du désœuvrement. Il donnait l'apparence de regarder par la fenêtre mais il ne regardait rien, en fait, et, bien qu'il fût debout, je ne me risquerais pas à dire qu'il "se tenait" debout car ce mot impliquerait une activité. Je m'assis sur la chaise sur laquelle je suis présentement assis, je bus mon café turc, préparai le magnétophone et ne sus plus que faire. Silence. Au bout d'un long moment, il se retourna et, sans faire attention à moi, traversa la pièce en direction de la porte. C'est ce que Lukacs, au même instant, fait. Je me levai, il m'aperçut et s'arrêta devant moi. Silence.

LUKACS: Quel jour sommes-nous?

EÖRSI mettant le magnétophone en marche: Nous sommes le jeudi 22 avril 1971.

LUKACS: 1971. Eörsi fait oui de la tête. Avions-nous rendez-vous aujourd'hui?

EÖRSI: Oui, mais je peux revenir une autre fois.

LUKACS:Une autre fois?Serait-ce une autre fois mieux qu'aujourd'hui?

EÖRSI:Vous étiez complètement absorbé dans vos pensées.

LUKACS:Je ne vous avais pas vu.Silence.Elles n'ont de toute façon plus d'importance.

EÖRSI:Comment ça,plus d'importance?

LUKACS:Ce à quoi je pense ou non,c'est tout un.

EÖRSI:Pourquoi?

LUKACS:Parce que mes pensées sont sans lendemain.Silence.

EÖRSI:Poursuivons alors notre biographie.

Tous deux s'assoient - Lukacs derrière son bureau,Eörsi sur la chaise qui se trouve derrière la table roulante.

LUKACS:Qu'y a-t-il de neuf?

EÖRSI:Le Bureau politique vient de décider que la meilleure manière de mettre en oeuvre la réforme économique était de ne pas la mettre en oeuvre du tout.

LUKACS:Nos dirigeants n'entendent rien à Hegel.Il a écrit en 1798,à propos de la situation intérieure du Wurtemberg:"Si des changements s'avèrent nécessaires,il faut changer quelque chose".

EÖRSI:De toute leur vie,nos dirigeants n'ont lu un mot de Hegel.

LUKACS:Voyez-vous,c'est là un grand problème.Je ne suis même pas certain que dans le cas de St...St...de Staline,je ne suis pas certain qu'il l'ait lu.

5

EÖRSI: C'est là un de vos vieux problèmes, camarade Lukacs.

LUKACS: Je n'ai jamais réussi à le trancher.

EÖRSI: Dans notre conversation d'aujourd'hui, j'aimerais bien que nous tirions au clair la manière dont vous avez pu survivre à vos années d'exil en Union soviétique.

LUKACS: J'ai eu de la chance, tout simplement.

EÖRSI: Quand êtes-vous parti pour l'Union soviétique?

LUKACS: C'était en 1933, après qu'Hitler eut pris le pouvoir.

EÖRSI: Y étiez-vous déjà allé?

LUKACS: Oui, deux fois. La première fois en 1921, à l'occasion du 3ème Congrès du Komintern...

EÖRSI: C'est là que vous avez rencontré Lénine pour la première fois?

LUKACS: Oui, il était arrivé en retard dans la salle, il n'y avait plus de chaise libre à la tribune et il s'assit par terre dans le devant de la salle pour prendre des notes.

EÖRSI: Et Trotski?

LUKACS: Trotski me fit une très mauvaise impression. Il entra... non, il n'entra pas, il f...f...

EÖRSI: Il fit son entrée dans la salle?

LUKACS: Il fit son entrée comme le font aujourd'hui les Allemands.

EÖRSI: Comme le font aujourd'hui les Allemands?

LUKACS: Pardon?

EÖRSI: Nous en étions restés au moment où Trotski fit son entrée dans la salle.

LUKACS: Il fit son entrée dans la salle et il y eut des tas de chichis. De là date mon idée que, s'il était arrivé au pouvoir, il aurait développé le même culte de la personnalité que Staline, ou bien un culte plus fort encore.

EÖRSI: Plus fort encore?

LUKACS: Disons, un culte au moins aussi fort. Il y avait, dans sa personnalité, *du* ... C'est à très juste titre que Léonine a dit... il y avait *du... du*

EÖRSI: Il y avait *du Lassalle en lui ?*

LUKACS: Oui, ~~de~~ Lassalle et, à l'époque déjà, cela ne me plaisait pas. Trouvez-vous la comparaison déplacée?

EÖRSI: Je connais trop peu de choses de Lassalle.

LUKACS: Il avait beaucoup de points communs avec Trotski. Silence.

EÖRSI: Quand êtes-vous allé une deuxième fois à Moscou?

LUKACS: En 1930. Cette fois-là j'y restai une année et plus.

EÖRSI: Et où avez-vous travaillé?

LUKACS: A l'Institut Marx-Engels. Il faut que je raconte cette histoire parce qu'elle est plaisante: la première personne que j'y rencontrai fut Michail Lifschitz. Nous parlâmes une heure durant de sujets tous plus importants les uns que les autres, puis je rentrai chez moi et je dis à Gertrude: quel merveilleux pays que cette Union soviétique, voilà dix ans que je parcours l'Europe en tous sens et jamais je n'ai rencontré quelqu'un d'aussi futé qu'ici, pour ma première journée. J'ai ensuite vécu plus de dix ans en Union soviétique mais je n'y ai jamais plus

rencontré quelqu'un d'aussi futé que lui. Lukacs se met à rire.
Pauvre Lifschitz, lui aussi il s'est calmé plus tard mais on ne peut pas le lui reprocher puisqu'il est, lui, resté en Russie.

EÖRSI: Camarade Lukacs, pourquoi avez-vous filé en 1931?

LUKACS: A l'époque je suis passé du Parti hongrois au Parti allemand parce que, avec Béla Kun à la tête du Parti hongrois, c'aurait bientôt été fait de moi. Ma première femme, Jelena Grabenko, a d'ailleurs comparé Béla Kun avec Vautrin, le tristement célèbre assassin des romans de Balzac - en ai-je déjà parlé?

EÖRSI après un bref silence: Non.

LUKACS: Une comparaison très pertinente. Et, du fait de Kun, je ne me sentais pas très en sécurité à Moscou, même comme membre du Parti allemand. Le directeur de l'Institut Marx-Engels, Riasanov, a eu un jour une remarque très amusante. Lorsque je me présentai à lui, il me dit: "Ah! Vous voilà Kominterné!"

EÖRSI: Qu'est-il advenu de ce Riasanov?

LUKACS: C'était un être excentrique, quelqu'un de très savant. Un authentique connaisseur de Marx. Il fut ensuite envoyé en province et il a disparu à l'époque des grands procès. On n'a pas d'autres détails sur son sort.

EÖRSI: Par chance nous avons de l'imagination.

LUKACS: Que voulez-vous dire?

EÖRSI: Le destin de Riasanov était contenu dans sa remarque plaisante comme l'eau de mer dans la moule.

LUKACS:C'est peut-être bien vrai.

EÖRSI:Quand vous êtes-vous rendu à Moscou pour la troisième fois?

LUKACS:Entre 31 et 33 je vécus à Berlin.Mais Hitler accéda à la présidence du Conseil le 30 janvier 33.Je dus rester à Berlin jusqu'à la mi-mars encore pour aider les organisations d'intellectuels du Parti à ^{(se préparer à} la clandestinité.Une mission ridicule, bien entendu, compte tenu des conditions du moment.

EÖRSI:Il semblerait qu'à chaque victoire de la contre-révolution vous ayez dû rester à votre poste - avec, sur les bras, les espoirs déçus.

LUKACS:J'ai toujours eu beaucoup de chance lorsque je me suis retrouvé dans de telles situations.

EÖRSI:En 1919, Béla Kun vous a laissé dans la Hongrie de la Terreur blanche, en dépit de votre titre de commissaire du peuple, vous, un homme connu dont le physique ne passait pas inaperçu...

LUKACS:Parce que Kun pensait que je ferais un excellent martyr. Ce n'est pas pour rien que ma première femme l'a comparé avec Vautrin, l'assassin de Balzac.

EÖRSI:Vous m'avez un jour raconté que vous étiez resté trois mois en Hongrie, en 1929, pour y diriger le travail clandestin. Vous aviez à l'époque failli vous faire arrêter.

LUKACS:Oui, car l'on m'avait loué un appartement à proximité immédiate de mon ancienne rédaction.J'y étais connu comme le loup blanc.Ma logeuse était par dessus-le-marché une parente

du chef de la police politique du régime Horthy. Il me fallut inventer une histoire d'héritage compliquée pour réussir à démenager.

EÖRSI: Gyulla Illyés dit quelque part que d'avoir sans cesse risqué votre vie vous donnait le droit ^(d'assassiner.) (Il prend comme exemple ces trois mois que vous avez passés en Hongrie.

LUKACS: Illyés se trompe car je n'ai pas été véritablement en danger de mort en 1929 en Hongrie. J'étais trop connu à l'étranger. Silence. Je m'en serais vraisemblablement sorti avec une condamnation à perpétuité. Silence. Il dit que j'ai assassiné?

EÖRSI: Illyés ne fait que répéter ce que vous lui avez vous-même raconté.

LUKACS: Voyez-vous, alors que j'étais commissaire politique de la 5ème Division à Tiszafüred, les soldats de l'Armée rouge originaires de Budapest s'étaient enfuis sans tirer un coup de feu. Ce qui avait permis aux Roumains de tomber dans le dos des deux autres bataillons. Je rétablis alors l'ordre par des moyens très radicaux puisque je fis fusiller sur la place du marché de Poroszlo huit fuyards de ce bataillon. Silence. Aujourd'hui encore je pense avoir agi justement.

EÖRSI: Je réfléchis souvent au nombre de fois où vous avez dû faire face à des problèmes étrangers à ce qui était votre nature philosophique profonde. En 1919 vous avez fait fusiller des hommes; dans les années 20, à Vienne, vous avez passé des mois à chercher l'or que Béla Kun avait envoyé en cachette, depuis

répétition

Moscou, à ses fidèles; des années durant, que dis-je, des décennies, vous avez mené des luttes de fractions, sans pitié, par tous les moyens; vous avez gaspillé vos facultés à des travaux subalternes; à Budapest, vous vous êtes caché dans un appartement, en perpétuel danger de mort...

LUKACS: Voyez-vous, lorsqu'on a la chance extraordinaire de pouvoir s'associer à ce qui, dans l'histoire universelle, représente la vérité...

EÖRSI: Mais si, en définitive, cette vérité prend la forme d'un Staline?

LUKACS: Tout cela est secondaire. J'ai toujours dit: right or wrong my party!

Le magnétophone s'arrête, aucun des deux hommes ne le remarque.

EÖRSI: Cela, vous le dites depuis votre chemin de Damas.

LUKACS: De quel chemin de Damas parlez-vous?

EÖRSI: Lorsqu'un membre d'un parti politique continue à se réclamer d'un parti politique alors même que ce dernier est devenu un faux parti, ne trouvez-vous pas que cela exprime une certaine religiosité?

LUKACS: Lorsqu'un mouvement a en charge une mission historique, on ne peut espérer qu'il l'assume à tout moment ni qu'elle s'identifie totalement avec la personnalité des chefs. La vérité marche lentement(1). Et elle fait des détours. Je ne vois pas de raisons de l'abandonner à cause de détours occasionnels.

EÖRSI: Mais si ces détours durent des décennies, comment peut-on

(1) en français dans le texte, *N.d.T.*

savoir s'il s'agit toujours bien de la vérité qui avance là, sur le chemin?

LUKACS:Tous ces problèmes trouvent leur origine dans le fait qu'il nous a fallu en passer par un développement socialiste non classique.Voyez-vous...

EÖRSI:Excusez-moi,l'appareil s'est arrêté.Eörsi tente de remettre l'appareil en marche et se tourne vers le public.La lumière s'éloigne du visage de Lukacs.De même que je n'ai longtemps pu vaincre mon frère aux échecs alors que je jouais mieux que lui,j'ai eu peur à l'idée que je pourrais vaincre le grand philosophe dans notre affrontement.Et qu'aurait bien pu signifier une telle victoire?C'était en définitive son existence qui était en jeu.Mais maintenant c'est de la mienne qu'il s'agit. La fidélité est-elle une valeur en soi?Dans les contes,il arrive que des crapauds se transforment en princes;mais que faire si,à l'inverse,c'est le beau prince qui se métamorphose en crapaud?György Lukacs n'a envisagé qu'une seule fois dans sa vie une telle éventualité.Eörsi cesse de manipuler l'appareil et s'appuie sur le dossier de sa chaise. En 1968,lorsque les pays du socialisme réellement existant délivrèrent la Tchécoslovaquie de son propre joug,il me dit...

LA VOIX DE LUKACS:Tout porte à croire que l'expérience qui débuta en 1917 a échoué;il faut tout reprendre à zéro,une autre fois,en un autre endroit.

EÖRSI:Camarade Lukacs,avez-vous vraiment dit ça? La lumière re-

vient sur le visage de Lukacs.

LUKACS:Quoi donc?

EÖRSI:Comme vous n'avez, depuis, jamais répété cette remarque, je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu à l'époque.

LUKACS:De quoi parlez-vous?

EÖRSI:Avec votre permission, je vais vous le faire réentendre.

Eörsi rebobine ,appuie sur le bouton, l'appareil tourne mais reste silencieux.

LUKACS:Je n'entends rien.

On n'entend que les bruits d'un appareil en marche.

EÖRSI:Camarade Lukacs, ne vous est-il jamais venu à l'esprit que la grande expérience qui débuta en 1917 a échoué et qu'il fallait tout reprendre à zéro, une autre fois et en un autre endroit?

LUKACS:Jamais. Pas un seul instant.

Silence.

EÖRSI:Nous en étions resté à 33, lorsqu'il vous fallut fuir Berlin. Avec quels papiers êtes-vous parti?

LUKACS:Avec de faux papiers. Je n'ai eu, jusqu'en 1945, que de faux passeports, je n'ai jamais voyagé qu'avec de faux passeports.

EÖRSI:Vous avez échappé à divers types de fascisme mais comment avez-vous réussi à rester en vie en Union soviétique?

LUKACS:Voyez-vous, dans ce genre de choses, la chance joue aussi un rôle.

EÖRSI: En quoi avez-vous eu de la chance?

LUKACS: Ce fut d'abord en 1930, lorsque je me rendis à Moscou. Boukarine avait proposé que nous ayons une rencontre amicale. Je déclinai l'invitation.

EÖRSI: Avoir de la chance signifie donc...

LUKACS: Si, à cette époque, j'étais entré en relation avec lui, j'aurais été, quelques années plus tard, impliqué dans l'un des grands procès.

EÖRSI: Et quelle autre chance avez-vous eue?

LUKACS: D'avoir quitté le Parti hongrois en 1930. Lorsqu'en 36-37 le Parti hongrois fut liquidé et que ^{avec son groupe} Kun fut exécuté, personne ne se souvenait plus que j'avais été membre du Parti hongrois et je pus échapper à ces procès.

EÖRSI: Et avez-vous eu de la chance une autre fois encore?

LUKACS: Oui, oui. Bien sûr. Je n'avais pas tr...tr... je n'avais pas pu...pu...pu...

EÖRSI: Vous n'aviez pas publié de travaux?

LUKACS: Si, j'avais publié des travaux mais je n'avais pas pu trouver de logement convenable. Mon appartement ne présentait que fort peu d'attrait pour les gens du NKVD.

EÖRSI: Quand avez-vous fini par être arrêté?

LUKACS: En 1941. Là encore j'eus beaucoup de chance.

EÖRSI: D'être arrêté?

LUKACS: Non, mais d'être arrêté seulement à ce moment-là. Il n'y avait plus, alors, d'exécutions.

EÖRSI: A vous entendre, camarade Lukacs, je ne peux m'empêcher de penser à l'Ivan Denissovitch de Soljénitsyne qui n'a pas cessé de connaître la chance dans son camp de la mort en Sibérie.

LUKACS: J'ai échappé à l'une des plus grandes campagnes d'arrestations que le monde ait connues; ce n'est que vers la fin que j'ai été enfermé durant deux mois. On ne peut appeler cela autrement que de la chance.

EÖRSI: Comment avez-vous vécu ces procès?

LUKACS: Je les ai considérés comme des monstruositéés mais je me suis consolé en me disant qu'aujourd'hui nous étions bien obligés de prendre fait et cause pour Robespierre bien que le tribunal qui jugea Danton n'eût pas eu plus de validité juridique que le procès de Boukarine. J'estimais que l'essentiel était d'anéantir Hitler. Et, contre Hitler, il n'existait d'autre force que Staline.

EÖRSI: Portez-vous aujourd'hui encore le même jugement sur la situation de cette époque?

LUKACS: J'ai changé d'avis dans la mesure où je pense aujourd'hui que Robespierre avait besoin de ce procès pour assurer son pouvoir tandis que Staline avait déjà assuré le sien avant les procès. Dans ces conditions, je les tiens pour superflus.

EÖRSI: Sans même parler de votre manière de présenter les choses, on peut toutefois remarquer qu'au moins Danton n'a pas été obligé de s'accuser lui-même d'infâme trahison.

LUKACS:La différence est d'ordre moral seulement.Vous n'avez pas le droit d'oublier que c'est Staline qui avait raison dans les affrontements idéologiques qui agitèrent le Parti après la mort de Lénine.Trotsky disait qu'il était impossible de construire le socialisme dans un seul pays...

EÖRSI:Et on a réussi à le construire?

LUKACS:Quoi?

EÖRSI:Le socialisme.

LUKACS:Comme il a été construit...

EÖRSI:Il a été construit,on ne peut le nier,mais qu'est-ce qui a été construit?

LUKACS:Je ne le contesterai pas;ce qui s'est passé en l'Union soviétique n'a pas correspondu à un développement classique du socialisme;mais,comme le capitalisme a connu un développement classique...

EÖRSI:Excusez-moi,il faut que je retourne la bande.Il s'affaire auprès du magnétophone.

LUKACS:Lorsque nous avons librement décidé de quelque chose, il nous faut ensuite renoncer à une partie de notre liberté pour en tirer les conséquences.C'est ce que Churchill appelait avec pertinence "The Period of Consequencies".Silence.N'a de réalité que la totalité,elle seule.Si on l'accepte...Silence. Le communisme,ce n'est pas quelque chose que l'on peut se contenter de humer de temps à autre.Silence.Je ne sais pas de qui est ce tableau...Une armée de cavaliers fonce dans la plaine,un

ravin leur barre le passage. Les premiers se précipitent dans le vide, le ravin se remplit de cadavres sur lesquels les suivants peuvent passer et atteindre l'autre bord. Peut-être n'ai-je oeuvré ma vie durant que pour combler le ravin...

EÖRSI pour lui-même: Si Dieu a placé un ravin entre le communisme et moi, qui suis-je pour décider de m'y dérober et de n'y pas sauter?

LUKACS: J'ai toujours dit que le pire des socialismes valait mieux que le meilleur des capitalismes. Cela n'est bien entendu pas vrai à l'échelle d'une existence individuelle mais vaut au plan de l'histoire.

EÖRSI: Parce que seule la totalité accède à la réalité.

LUKACS: En dépit de l'horreur... Mon fils aussi fut arrêté... le temps que j'ai passé en Union soviétique fut une période très heureuse de ma vie. D'une part parce que c'est là que je fis ma rencontre définitive avec Marx. D'autre part à cause de Gertrude. J'y fus très heureux avec elle. J'ai eu beaucoup de chance et Gertrude fut ma plus grande chance.

Il bascule vers l'avant sur la table, glisse lentement de sa chaise jusqu'à terre, Eörsi bondit, le retient, l'aide à se relever et le conduit hors de la pièce.

Scène II

Le cabinet de travail. Eörsi marche de long en large, s'assied de temps à autre au bureau; le magnétophone est en marche; on entend parfois la voix de Lukacs.

EÖRSI: J'écoute ces bandes magnétiques et c'est à peine si je parviens à réprimer ma douleur. Le combat d'un homme de 86 ans qui entend, par son récit, servir à l'édification de la postérité - le récit de quoi? Une auto-justification? Et l'autre voix, la mienne? Une voix bouleversée par la proximité de la mort, une voix porteuse d'un étrange mélange de respect de l'élève pour le maître et de révolte contre lui; peut-être, durant ces derniers mois, suis-je définitivement devenu adulte. J'ai eu la révélation qu'avec ce vieil homme c'était aussi toute une époque qui touchait à sa fin, une époque qui, avec ses idéaux, ses aspirations et ses mensonges, avait façonné ma jeunesse. Avec elle c'est aussi le bolchevisme qui s'éteint après avoir depuis longtemps cédé le pas à la raison d'Etat et à l'étiquette. L'agonie progresse lentement et le mourant ne sombre pas misérablement, - mais la puanteur s'étend largement à la ronde... Je suis triste et las; je ne veux pas, dans l'état où je suis, le rappeler à la vie par mes tours de magie. Mieux vaut brancher mon magnétophone intérieur pour entendre sa voix... Silence. Entendre sa voix... Silence. Ce n'est pas toujours qu'il parle lorsque je désire l'entendre.

Silence. La porte s'ouvre. Gertrude, la femme d'un certain âge dont la photo est accrochée au mur, entre dans la pièce.

GERTRUDE: Gyuri?

EÖRSI: Il est sorti.

GERTRUDE: Depuis longtemps?

EÖRSI: Cela fait un bon moment. Gertrude s'assied - peut-être sous sa propre photo. Il n'a jamais dit que beaucoup de bien de vous, Tante Gertrude.

GERTRUDE: Vous auriez pu vous dispenser de le dire.

EÖRSI: Excusez-moi.

GERTRUDE: J'aimerais bien, en revanche, écouter les enregistrements. Eörsi met l'appareil en marche.

LA VOIX DE LUKACS: Notre vie commune, Gertrude et moi, commença en 1920, pendant mon exil à Vienne. Elle était veuve et me suivit avec ses enfants. Mais nous nous connaissions depuis bien plus longtemps, bien plus longtemps... Je n'ai au fond jamais rencontré d'autre femme avec qui j'aurais pu avoir une relation aussi riche.

GERTRUDE: Parce que, auparavant, vous n'étiez pas préparé à entretenir des relations aussi intimes.

LA VOIX DE LUKACS: Les femmes qui avaient eu avant elle de l'importance dans ma vie n'avaient pas influé sur le cours de mon évolution. Je connaissais une évolution indépendante et c'est dans ce cadre que se développaient mes relations avec elles. Les contraires... alors, les contraires... les contraires...

EÖRSI: ...s'attiraient.

LA VOIX DE LUKACS: Oui, ils créaient l'atmosphère favorable à l'attirance. Nous étions différents et c'est bien la différence qui attire.

GERTRUDE: Mais, Gyuri, nous n'étions pas non plus semblables.

LA VOIX DE LUKACS: Semblables - ce serait un mensonge romantique. Cela n'existe pas. Mais, auprès de Gertrude, il m'était tout simplement intolérable de sentir qu'elle n'était pas d'accord avec l'une de mes décisions. Elle ne voulait pas se quereller avec le célèbre théoricien que j'étais. Mais il lui suffisait de dire "Ça, vous le savez mieux que moi" ou "Ça, je ne m'en suis jamais préoccupée" pour me désespérer. J'avais alors le sentiment qu'elle avait des réserves d'ordre moral - et cela m'était intolérable.

GERTRUDE: Je n'aurais pas pu arriver à ce résultat par des discussions.

EÖRSI: Bien sûr que non.

LA VOIX DE LUKACS: Les personnages féminins de Gottfried Keller ont parfois cette rigueur.

GERTRUDE: C'était très dur. En particulier en Union soviétique. Sans moi, Gyuri se serait peut-être plié aux circonstances avec moins de restrictions encore. Peut-être se serait-il définitivement dégradé. Mais si j'avais davantage exigé de lui, il n'est pas certain qu'il eût survécu...

LA VOIX DE LUKACS: Obtenir l'assentiment de Gertrude devint l'objectif central de mon existence.

GERTRUDE: Savez-vous, Eörsi, lorsque mon fils Ferko fut arrêté, il me devint très difficile de continuer à maintenir l'équilibre. Nous restâmes longtemps sans même savoir s'il vivait encore. Et, dans ces circonstances, ma mission était de maintenir Gyuri-

ri en vie - sur les plans physique et moral.

EÖRSI: Lorsque vous mettiez l'accent sur le premier, c'était le second qui se trouvait en danger.

GERTRUDE: Et inversement.

LA VOIX DE LUKACS: Elle n'a jamais perdu son bon sens et sa sérénité, même dans les circonstances les plus épouvantables. Elle était semblable à la Minna von Barnhelm de Lessing.

GERTRUDE: Un soir, on sonna à notre porte. Effrayés, nous ouvrîmes: c'était un gardien d'un camp de Sibérie et il nous dit que Ferko travaillait dans une exploitation horticole... depuis qu'il s'était un jour allongé dans la neige pour y mourir et qu'il avait eu quelques doigts gelés. Cet homme ne nous dit pas comment il s'appelait mais il était venu tout de même nous voir.

EÖRSI: Pourquoi racontez-vous cela?

GERTRUDE: Des événements de ce genre me permirent de tirer la conclusion que, même dans les époques les plus terribles, il n'était pas possible d'extirper complètement du coeur des hommes leur humanité. Une certaine résistance est toujours possible.

EÖRSI: Lorsqu'on ne se laisse pas embobiner...

GERTRUDE: Gyuri ne s'est trompé lui-même que dans la mesure où c'était indispensable à son travail.

EÖRSI: Mais à quel travail? Silence. Tante Gertrude, on a depuis lors redécouvert les écrits datant de l'exil en Russie. Une honte! Prenons l'exemple de son auteur préféré, Thomas Mann: il y est parfois qualifié de critique génial de la société, par-

fois de parasite, de laquais de la bourgeoisie. Pourquoi avez-vous fermé les yeux?

GERTRUDE: Il vous est facile de porter des jugements depuis votre siège confortable. Peut-être était-il nécessaire, pour le socialisme, que Gyuri survive et puisse ensuite écrire son oeuvre maîtresse...

EÖRSI: Quelle sorte de socialisme? Silence. Dois-je, Tante Gertrude, vous raconter tout ce qui s'est passé depuis votre mort dans les pays qui se prétendent socialistes?

GERTRUDE: Non!

EÖRSI: D'abord, l'Union soviétique et la Chine se sont brouillées...

GERTRUDE: Je vous en prie, arrêtez!

EÖRSI: A Cuba...

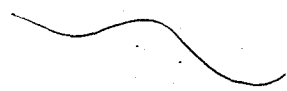
GERTRUDE: Non!

EÖRSI: Dois-je me limiter à l'Europe?

GERTRUDE: Mais c'était de Gyuri que nous voulions parler!

EÖRSI: Tante Gertrude, alors que vous étiez déjà à l'hôpital avec un cancer du larynx et que, comme nous le savions tous, il ne vous restait plus que quelques jours à vivre, je lui demandai comment vous alliez.

LA VOIX DE LUKACS: Aujourd'hui, Gertrude ne va pas très bien, ce doit être le temps. Je suis relativement indifférent à la nature mais Gertrude a d'étroites affinités avec elle. C'est sans doute pour cela qu'elle a toujours été si sensible aux changements de temps.



GERTRUDE: Arrêtez cet appareil.

EÖRSI en s'exécutant: Il y avait certaines choses qu'il n'arrivait pas à regarder en face.

GERTRUDE: Et ce n'est pas là pour vous une preuve d'humanité?

EÖRSI: Il attribuait les symptômes cancéreux du communisme aux conditions atmosphériques générales...

GERTRUDE: Ce n'est pas bien à vous de me dire cela, à moi.

EÖRSI: Lors de votre enterrement, Tante Gertrude, c'est tout seul qu'il suivit votre cercueil. Je vis alors pour la première fois sur son visage cette espèce de masque que, dans les derniers mois de sa vie, ... J'entendis un célèbre historien de la littérature chuchoter à un confrère plus célèbre encore: "Regarde un peu! Ne ressemble-t-il pas à un singe?"

GERTRUDE: Je me sens toute drôle ici.

EÖRSI: Il a ensuite nourri des idées de suicide - une année entière. Il a voulu voir, pour prendre sa décision, s'il pourrait écrire sans vous.

GERTRUDE: J'espère qu'il y est arrivé.

EÖRSI: Oui, avec votre aide, Tante Gertrude. Vous lui avez servi de modèle pour son essai sur Minna von Barnhelm, cela lui a sauvé la vie. Un ~~très~~ merveilleux morceau de prose, presque un poème.

GERTRUDE: Si seulement je savais ce qui a changé ici!

EÖRSI: L'essai fut une réussite, Oncle Gyuri trancha en faveur de la vie mais il ne se remit jamais complètement. Semblable à quelqu'un ayant perdu ses organes des sens, il se renferma .

toujours davantage, s'absorbant dans son travail, s'intéressant de moins en moins à la chatoyante diversité du quotidien que, jusque-là, il avait, grâce à vous, Tante Gertrude, réussi à appréhender.

GERTRUDE: Est-ce ici qu'il est mort?

EÖRSI: Non, à l'hôpital du Parti. Je suis allé l'y voir. Il était couché près de la fenêtre, il faisait très chaud. Je lui parlai et il ne réussit qu'à proférer quelques paroles difficilement compréhensibles.

GERTRUDE: J'aimerais les entendre.

EÖRSI: Je n'avais pas mon appareil avec moi. Le magnétophone se met en marche: on entend des bruits, des gémissements, divers sons sans signification. Le magnétophone reste en marche jusqu'à la fin de la scène. Il se dressait sur son séant toutes les dix minutes, roulait jusqu'au bord de son lit, sa chemise de nuit se relevait découvrant à mes yeux épouvantés la décrépitude intime d'un vieillard de 86 ans... J'appelais l'infirmière, elle arrivait en courant, cherchait le bassin - je m'esquivais furtivement puis revenais et nous recommencions une nouvelle séquence de dix minutes...

GERTRUDE: Dites-moi, quelle est cette étrange odeur ici?

EÖRSI: On a installé ici un musée. Plus exactement une sorte d'institut de recherche.

GERTRUDE: Alors je ne tiens pas du tout à voir ma chambre.

EÖRSI: Moi aussi, je ne suis venu ici que pour écouter les enre-

gistrements. Je voudrais en tirer quelque chose.

GERTRUDE: Je vais me mettre ici, derrière ma photo. Peut-être se montrera-t-il malgré tout?

EÖRSI: Cachez-vous bien, rassemblez vos forces: ce ne sera pas un spectacle réjouissant.

GERTRUDE se lève et va se dissimuler derrière la photo: Ah, Eörsi, quelles bêtises ne dites-vous pas!

Les bruits cessent. La voix de Lukács s'élève du magnétophone.

LA VOIX DE LUKACS: Le jour où le Parti fêtait mon 60ème anniversaire à Moscou, en avril 1945, Jenö Varga, alors dirigeant en vue de la commission de planification, vint me voir pour m'annoncer qu'il allait intervenir en faveur de Ferko et qu'il me suffisait de lui rédiger une lettre. C'est également à cette époque que nous parvint la nouvelle de mon élection en tant que député en Hongrie. Une situation impossible: moi au Parlement hongrois et le fils de Gertrude dans un camp d'internement en Sibérie. C'est de cette façon que j'écrivis cette lettre...

EÖRSI arrétant le magnétophone: Il faut que je me repose. Il se lève. Tante Gertrude, comment vous sentez-vous? Silence. Tout va bien? Silence; Eörsi, perplexe, hausse les épaules et quitte la pièce.

Scène III

Le cabinet de travail de Lukacs. Marian est auprès de la table roulante qui porte le magnétophone. Lukacs, négligé, en très mauvais état, est assis derrière son bureau.

MARIAN: Eörsi ne pouvant pas venir aujourd'hui, c'est moi qui joue le rôle de l'interviewer. Le travail ne peut pas attendre, il est très important que tu le mènes à son terme. Non pas que ton état se soit aggravé à ce point, nous avons encore largement le temps mais, puisqu'une occasion favorable se présente, pourquoi ne pas en profiter, n'est-ce pas? Mais comme je ne suis qu'une pauvre parente et que je ne suis pas une spécialiste de Lukacs, je te prierai de dire, toi, ce que tu souhaites te voir demander. Lukacs ne dit rien. L'important n'est finalement pas que tu racontes des choses absolument nouvelles, l'important, c'est ta voix, le fait qu'elle soit authentique... Commence par l'une de ces histoires que tu aimes raconter. Lukacs ne dit rien. Le Grand Hotel du Gouffre... Les intellectuels décadents et leurs attitudes pessimistes dans le salon du Grand Hotel du Gouffre, leur manière de faire joujou avec la mort tout en se sentant épatamment bien dans leur peau. A qui pensais-tu lorsque tu les as décrits?

LUKACS: Cela n'a plus d'importance.

MARIAN: Qu'est-ce qui n'a plus d'importance?

LUKACS: De savoir à qui je pensais.

MARIAN: Mais la comparaison est bien de toi? Silence. Et comment cela s'est-il passé à Moscou cette nuit où vous avez jeté dans

le fleuve, depuis le pont, un sac plein de livres interdits? Silence. Dis-moi, Oncle Gyuri, de quoi ^{dans} avez-vous ~~été~~ vécu, à Vienne? De la rente de veuve de Tante Gertrude? Ou bien, en tant qu'écrivain, avais-tu aussi des revenus? Si je me souviens bien, une partie de ton héritage a été exportée clandestinement, ou n'est-ce pas vrai?

LUKACS: Ouvre la fenêtre.

MARIAN: Tu as aussi travaillé pour les bulletins de l'ambassade russe, n'est-ce pas?

LUKACS: Ces questions d'argent n'ont plus tellement d'intérêt aujourd'hui. Au début nous vivions pour ainsi dire dans la misère mais ensuite nous nous en sortîmes tant bien que mal.

MARIAN: Et l'or de Béla Kun? Est-il vrai qu'il envoyait, depuis Moscou, de l'or à sa fraction pour son combat contre votre propre fraction? Que vous l'avez découvert et que cela occasionna un grand scandale? Lukacs se vaik. Dis-moi, Oncle Gyuri, à qui Liéna a-t-elle alors comparé Béla Kun? A Vautrin, n'est-ce pas?

Lukacs va à la fenêtre, l'ouvre et se penche à l'extérieur.

MARIAN: Kun avait deux kilos et demi d'or, n'est-ce pas? Même Vautrin l'aurait envié. Comment est-il entré en possession de cet or? Il l'avait volé, n'est-ce pas? Volé en Hongrie lorsqu'il s'est enfui avec l'or de la Banque nationale?

LUKACS: Non.

MARIAN: Ce ~~na~~ sont que des racontars?

LUKACS: Oui.

MARIAN: D'où le tenait-il donc, alors? Silence. Tu vas prendre froid, Oncle Gyuri. Elle va à la fenêtre, ramène Lukacs à sa chaise. Eörsi dit que tu hais Béla Kun davantage encore que Hitler.

LUKACS: Ce sont des partisans de Kun qui ont confisqué cet or durant la révolution russe. Une affaire tout ce qu'il y a de normal. Il n'y a pas de partisans au monde qui livrent l'intégralité de leurs prises. Et Kun, en définitive, n'a pas utilisé l'argent dérobé à des fins personnelles mais dans la seule intention de financer des luttes fractionnelles. Il a envoyé à Vienne cinq kilos de pièces d'or...

MARIAN: Cinq kilos?! Jusqu'ici tu avais toujours dit deux kilos et demi.

LUKACS: Aujourd'hui, cette différence n'a pas, elle non plus, d'importance.

MARIAN: Pour la crédibilité de ton récit, il serait important que tu tranches.

Lukacs se lève et se dirige sans un mot vers la porte. Marian bondit, le prend par le bras et le ramène à son bureau.

MARIAN: Encore un instant. Le camarade Földes te fait demander s'il peut venir te voir. Que dois-je lui dire? Tu sais combien il est devenu influent depuis quelque temps? Peut-être amènera-t-il avec lui le camarade Verebes.

LUKACS: Le camarade Verebes est un vulgaire menteur.

MARIAN: Je vais effacer cette dernière phrase, si tu le permets. Elle s'affaire auprès du magnétophone.

LUKACS:Kun faisait de la lèche à Zinoviev et Verebes faisait de la lèche à Kun.

MARIAN:Verebes était encore un enfant à la mort de Kun à Moscou.

LUKACS:Ce ne sont là que des points de détail.

MARIAN:C'est le camarade Verebes qui a obtenu que tu sois réintégré dans le Parti.

LUKACS:Les jeunes me reprochent de m'être livré à l'autocritique depuis le début des années 20, sans aucune conviction, dans la seule intention de pouvoir rester dans le Parti. Ils ne s'aperçoivent pas combien cette autocritique a toujours été conséquente. Il m'a toujours fallu m'excuser d'avoir devancé le Parti, d'avoir réclamé une politique de front populaire avant que la mort de Staline ne la rendit enfin possible. Ils ne la voient pas, dans ma vie, cette ligne cohérente et anticipatrice, ils ne voient pas le courant, ils ne voient que la boue qu'il charrie et c'est pour cette raison...

MARIAN:Excuse-moi, Oncle Gynri, je viens seulement de parvenir à remettre l'appareil en marche. S'il te plaît, peux-tu reprendre depuis le début, c'est très important...

Lukacs se lève à nouveau et se dirige vers la porte.

MARIAN:Pourquoi ne veux-tu pas répéter? Je t'en prie... Un instant encore seulement. Que dois-je dire au camarade Foldes? Il désire intervenir afin que ta bibliothèque soit conservée, ici, dans ton appartement. Bien entendu, c'est encore prématuré, mais...

qui peut lire dans l'avenir? Lukacs quitte la pièce; Marian s'enregistre. Cette interview avec György Lukacs fut enregistrée le 10 mai 1971. Les questions étaient de Marian Raabe. Le niveau des réponses reflète l'état de santé épouvantablement mauvais de György Lukacs.

Scène IV

Le cabaret berlinois. Dans la salle, Eörsi est assis seul à une table. La scène représente une rue vide.

EÖRSI: Me voilà, cher camarade Lukacs, de nouveau dans ce cabaret; je n'arrive pas à écrire ma pièce. Je sais ce que vous diriez: je n'aurais pas dû quitter le cabaret. En relisant vos oeuvres si avisées, on peut lire que le passé est le domaine de l'épopée et non du drame. La scène ne supporte que le présent. Le destin, sur scène, jette ses dés sous nos yeux, le Rubicon coule devant nous - c'est pourquoi nous regardons la scène comme si nous étions fascinés. Moi, au contraire, je vagabonde dans le passé, je cherche à dépister des décisions aujourd'hui depuis longtemps... Des coups de feu derrière la scène, Eörsi bondit. Qu'est-ce que c'était? L'inspecteur vient-il de se tirer une balle dans la tête? Des coups de feu, des cris; Eörsi se précipite sur la scène. Que se passe-t-il ici? Où suis-je? Quelle est cette rue? Je jurerais qu'il s'agit de la Ruelle de l'Académie. C'est là qu'était en 1956 la direction du Parti. C'est maintenant un cabaret. Je ne comprends pas. Le 31 octobre, j'accompagnais György Lukacs dans une rue exactement semblable à celle-

ci. La circulation était paralysée et nous avions dû venir à pied jusqu'ici depuis son appartement du Quai de Belgrade. Il y avait deux bons kilomètres à faire jusqu'à cette rue. C'était ici que l'instance suprême du Parti, sept hommes, avait à faire ce choix décisif: La Hongrie resterait-elle membre du Pacte de Varsovie?

Une fusillade nourrie. Eörsi, en tentant de s'enfuir de la scène, tombe sur Lukacs qui y fait justement son entrée. Eörsi saisit Lukacs par le coude, lui fait traverser la scène, à pas précipités, mais ils courent presque sur place: Lukacs porte un manteau et une casquette d'apaches.

LUKACS: Que ces jeunes gens étaient sympathiques!

EÖRSI: Je connais bien celui avec lequel nous venons de parler. Il suit les cours de mise en scène à l'Ecole supérieure de cinéma.

LUKACS: Il est très sympathique.

EÖRSI: Il est commandant chez les insurgés. Avec son groupe, il a mis hors de combat plusieurs douzaines de chars russes. Et, avant-hier, il a négocié avec le gouvernement au nom des insurgés communistes. Des coups de feu, Eörsi sursaute. Lukacs semble ne rien entendre du tout. Camarade Lukacs, vous allez certainement voter pour le retrait, n'est-ce pas? Lukacs ne répond pas. Camarade Lukacs, c'est ce que tout le monde attend de vous.

LUKACS: Je ne me suis encore jamais soucié de ce qu'on attendait de moi.

EÖRSI: Mais ce serait la réhabilitation! Les communistes ne peuvent regagner la confiance du peuple que s'ils deviennent indépendants de l'Union soviétique.

LUKACS: Qu'est-ce que cela, là-bas?

EÖRSI: Un char russe.

Le bruit terrifiant d'un coup de feu; Eörsi se retrouve presque à plat ventre. Lukacs poursuit son chemin avec indifférence.

LUKACS: A mon avis, la situation n'est pas si simple. Les Russes considéreraient une telle décision comme une provocation...

EÖRSI: Et les Hongrois considéreraient comme une provocation que...

Des coups de feu; Eörsi tombe de tout son long, Lukacs avance toujours.

LUKACS: Une Hongrie neutre serait en outre à la merci de l'OTAN. Et, comme nous n'avons pas de profondes traditions démocratiques.

EÖRSI: Quand pourrions-nous entreprendre de les créer si ce n'est maintenant...

Des coups de feu, des cris, de la poussière, de la fumée. Lukacs avance toujours; Eörsi le rattrape et le prend par le coude.

LUKACS: Chez nous, la neutralité conduirait à la démocratie des généraux.

EÖRSI: Mais, si des accords internationaux...

Un coup de feu, une détonation, Eörsi bondit à l'abri d'un porche, Lukacs avance toujours. Au bout d'un moment, Eörsi le suit et le prend par le coude.

LUKACS:Cela mérite encore mûre réflexion.

EÖRSI:Vous ne voulez pourtant pas dire, camarade Lukacs, que le Pacte de Varsovie nous protège aussi bien des Russes que de l'Occident...

LUKACS:La situation, voyez-vous, est compliquée... Il faut l'analyser sans se laisser aller à ses émotions. Vous pouvez, d'un autre côté, avoir raison de dire...

Une détonation, de la fumée. Lukacs disparaît; Eörsi est à plat ventre sur le pavé. Il se relève au bout d'un moment et époussette ses habits. Silence.

EÖRSI: Au sein du Comité directeur de sept membres, Lukacs et un autre furent les seuls à voter contre le retrait de la Hongrie du Pacte de Varsovie. Ceux qui étaient pour la neutralité de la Hongrie le payèrent ensuite, à une exception près, de leur liberté ou de leur vie. Après l'écrasement du soulèvement par les Russes, Lukacs fut interné avec les autres en Roumanie. Comme nous sommes au cabaret je peux aisément trahir le fait que, parmi ceux qui votèrent pour le retrait, il s'en trouva un au nom de qui, plus tard, un tribunal condamna les autres...

Un coup de feu. Eörsi s'affale de tout son long.

Scène V

Un cimetière. Eörsi est assis sur la tombe de Lukacs et boit du café turc. Derrière lui, en l'air, Lukacs derrière son bureau. Le ciel est clair et bleu.

LUKACS: Quoi de neuf?

EÖRSI: Il y a de nouveau eu, en Pologne, de grandes manifestations de travailleurs. Les ouvriers ne veulent ~~pas~~ manifestement pas prendre en considération qu'ils sont au pouvoir. Ils veulent, par tous les moyens, se renverser.

LUKACS: Tout ceci provient de ce que les intérêts de la classe ouvrière n'ont pas, dans notre socialisme, d'organisation représentative; l'insatisfaction des travailleurs ne peut en conséquence s'organiser qu'à l'extérieur de notre système et depuis l'extérieur...

EÖRSI: Grands Dieux! Camarade Lukacs, comment avez-vous donc fait pour vous retrouver là-haut?

LUKACS: C'est un nuage. En forme de bureau. Ici, c'est nous-mêmes qui déterminons la forme des nuages qui sont à notre disposition pour notre usage personnel.

EÖRSI: Combien de nuages peut-on posséder?

LUKACS: Chacun selon ses besoins. Je n'en ai pas besoin de beaucoup. Dites-moi ^{un peu} ~~un peu~~, que ferais-je de trois bureaux?

EÖRSI: Et ces livres là-bas?

LUKACS: Des nuages, de simples nuages.

EÖRSI: C'est très pratique.

LUKACS: Voyez-vous, Eörsi, j'ai pris de la hauteur afin que nous puissions un peu échanger les rôles. C'est moi qui poserai les questions, vous qui répondrez. D'où vous vient, à vrai dire, l'audace de porter à mon égard des jugements du haut de votre supériorité morale?

EÖRSI: Je ne cherche qu'à comprendre...

LUKACS: Non. Vous vous intéressez à mon existence à partir de jugements arrêtés. C'est bien sûr votre problème, c'est votre pièce qui en fera les frais. La scène ne supporte pas les questions qui ont déjà reçu des réponses a priori...

EÖRSI: Mais j'ai de l'affection pour vous, camarade Lukacs... Je tiens à vous et...

LUKACS: Comment pouvez-vous tenir à moi et récuser ce qui, dans ma vie, fut l'essentiel?

EÖRSI: Je ne récuse pas le fait que vous ayez été communiste, je récuse simplement le fait que vous ayez ensuite renoncé à votre indépendance...

LUKACS: Et vous, qu'avez-vous sacrifié à vos convictions? Ne venez pas me parler de vos histoires de prison! Comparé à la vie quotidienne à Moscou, c'était une villégiature.

EÖRSI: Je sais.

LUKACS: J'ai non seulement renoncé à une existence assurée, j'ai aussi renoncé à cette outrecuidance intellectuelle qui, au coeur de la fangeuse réalité, n'a en vue que la pureté de l'oeuvre. Quiconque n'est pas capable, en cas de besoin, au nom de la

vérité fondamentale, de trahir telle ou telle de ses convictions..

EÖRSI: Mais si la vérité fondamentale se transforme en mensonge fondamental...

LUKACS: Là n'est pas la question. Vous n'êtes, par principe, pas prêt à écrire contre vos convictions...

EÖRSI: Je le reconnais.

LUKACS: Et vous en êtes fier encore. Vous n'arrêtez pas de faire étalage de votre vertu, comme une vierge. Mais le premier imbécile venu peut être vertueux. Il faut au contraire, pour servir la vérité avec rigueur, une vertu intelligente capable de se sacrifier elle-même. Lukacs allume un cigare.

EÖRSI: Camarade Lukacs, le cigare est-il lui aussi un nuage? Lukacs, de la tête, fait signe que oui. - Incroyable!

LUKACS: Dites-moi, Eörsi, vous rejetez totalement ce qu'on appelle le socialisme réellement existant?

EÖRSI: Je le considère comme un non-socialisme absolu.

LUKACS: Mais, vous-même, vous vous considérez comme un socialiste?

EÖRSI: Oui.

LUKACS: Que proposez-vous à la place du socialisme existant? Silence. Un socialisme non existant? Silence. Ou bien vous-même? Proposons au monde de se contenter, à la place du socialisme existant, d'Istvan Eörsi.

EÖRSI: Je l'avoue, je n'ai pas de réponse.

LUKACS: Pourquoi, alors, donner des conseils?

EÖRSI: Je ne donne pas de conseils, je suis tout simplement déses-

péré. Je cherche à vous comprendre, camarade Lukacs, et je me heurte à d'effrayantes contradictions... par exemple...

LUKACS: Une autre fois ..

EÖRSI: Bon, alors contentons-nous de l'énigme la plus obscure...

LUKACS: Soit, mais faisons vite, je ne voudrais pas prendre froid sur cette chaise.

EÖRSI: Vous avez été, en 1956, ministre au sein du gouvernement révolutionnaire.

LUKACS: Oui, c'est exact.

EÖRSI: Ensuite on vous a emmené en Roumanie en même temps que d'autres dirigeants communistes de la Révolution.

LUKACS: Oui, c'est exact.

EÖRSI: On en a exécuté quelques-uns, emprisonné quelques autres. Vous, camarade Lukacs, vous étiez pendant ce temps revenu vivre à Budapest alors qu'on avait vu en vous le danger idéologique principal.

LUKACS: Oui, c'est exact.

EÖRSI: Et, sitôt qu'on vous y autorisa, vous avez réintégré le Parti. Ce Parti qui, par la violence et le sang, en particulier le sang de certains de vos compagnons de lutte, avait oeuvré à la consolidation.

LUKACS: Je n'ai pas réintégré le Parti, j'ai poursuivi une tradition révolutionnaire qui existe depuis 1917.

EÖRSI: Mais c'était vous qui représentiez cette tradition révolutionnaire, pas l'organisation... C'est le Parti qui aurait dû

revenir à vous.

LUKACS riant: Il est encore trop tôt pour ça.

EÖRSI: Avec votre réadhésion, vous avez conféré à ce parti l'apparence de la continuité.

LUKACS: Voilà qu'à nouveau vous vous érigez en juge. Mais ne croyez surtout pas que vous allez ainsi vous débarrasser de votre désespoir.

EÖRSI: Je préfère désespérer que m'illusionner moi-même.

LUKACS: Voilà bien encore de l'auto-illusion! Vous vous donnez ainsi l'illusion de la noblesse. Vous tombez d'une déception à l'autre, vous inventez ensuite à votre usage l'élégante désespérance et, pendant ce temps, votre vie se brise et s'éparpille. Chez moi, toute chose est la suite de quelque chose d'autre.

EÖRSI: Du chemin de Damas.

Lukacs et le bureau disparaissent.

LA VOIX DE LUKACS: Les existences marquantes sont des existences conséquentes.

EÖRSI: Votre toute récente appartenance au Parti est la continuation organique de votre chemin de Damas.

LA VOIX DE LUKACS (sa voix réelle et la voix enregistrée, provenant de partout à la fois): Chemin de Damas? De quel chemin de Damas s'agit-il? Je ne me souviens d'aucun chemin de Damas. De quoi parlez-vous donc?

Scène VI

Le cabinet de travail est vide. On sonne à la porte. Marian traverse la pièce et, peu après, elle réapparaît avec Eörsi. Ce dernier, en sueur et hors d'haleine, porte à la main le magnétophone. Marian porte une sorte de déshabillé avec une ceinture; il s'ouvre continuellement et glisse de ses épaules.

MARIAN: Tu peux tranquillement mettre l'appareil dans un coin. Il est inutile maintenant.

EÖRSI montrant la pièce d'un signe de tête: Comment va-t-il aujourd'hui?

MARIAN haussant les épaules: Veux-tu boire quelque chose de frais? Eörsi fait non de la tête. Marian lui touche le front. Tu es en nage et hors d'haleine. Que se passe-t-il, tu te fais vieux aussi? Eörsi pose le magnétophone n'importe où. Serais-tu par hasard monté à pied?

EÖRSI: Je monte toujours à pied.

MARIAN: Jeune homme, au cas où tu ne l'aurais pas encore remarqué, cela fait cinq étages!

EÖRSI: Lorsque j'étais étudiant, je montais les escaliers les yeux fermés et j'essayais de confondre les étages.

MARIAN: Et pourquoi ça?

EÖRSI: Pour maîtriser mon excitation. C'est toujours comme ça que je monte.

MARIAN: Mais autrefois tu ne soufflais pas de la sorte!

EÖRSI: Je soufflais exactement de la même façon. Est-il là-bas?

MARIAN:Oui.Eörsi s'approche de la salle à manger;Marian le re-
tient par le bras;la ceinture de son déshabillé se défait.Par-
don.

EÖRSI:Ce n'est rien.

MARIAN:N'entre pas tout de suite.Il nous faut d'abord définir
une tactique.

EÖRSI:Quelle tactique?Marian ouvre la porte de la salle à man-
ger.Le visage d'Eörsi se contracte.

MARIAN:Tu le vois?

EÖRSI:Je ne suis pas aveugle.

MARIAN:Mais lui,il l'est.

EÖRSI:Non.

MARIAN:En tout cas,il ne voit rien la plupart du temps.

EÖRSI:Parle moins fort!

MARIAN:Il n'entend rien non plus.La plupart du temps il est
complètement sourd.

EÖRSI:C'est ce que tu crois.

MARIAN:Il est aveugle et sourd et il n'arrive plus non plus
à parler.

EÖRSI:A parler non plus?Pourquoi n'arrive-t-il plus à parler?

MARIAN:Parce que.Il est complètement gaga.

EÖRSI:Tu exagères.

MARIAN:Bon.Peut-être bien qu'il voit et entend encore un peu.

EÖRSI:Parle-t-il?

MARIAN:Il cherche ^{à la faire} en tout cas.Et c'est bien pourquoi il nous

faut discuter d'une tactique à adopter.

EÖRSI: Demande lui s'il veut me voir.

MARIAN: A coup sûr. Il a une envie terrible de discuter mais il ne trouve plus d'interlocuteur. D'une part, il y a peu de personnes qui le comprennent; d'autre part, dans l'état de délabrement où il est, les gens ne veulent plus maintenant...

EÖRSI: Demande lui quand même.

MARIAN s'approchant tout près d'Eörsi: Je vais auparavant t'apporter un café turc.

EÖRSI: Merci, je ne veux rien.

MARIAN: Figure-toi que le camarade Földes a solennellement promis que tout serait conservé en l'état. Ils feront ici un musée, une bibliothèque pour les chercheurs se consacrant à Lukacs.

Sais - tu

, tu n'aurais qu'à demander et tu pourrais, ici...

EÖRSI: Nous en parlerons plus tard. Va le trouver, maintenant.

MARIAN passé dans l'autre pièce, on entend sa voix: Oncle Gyuri, Eörsi est là. Veux-tu parler avec lui? On entend un faible gémissement. Bon, on va commencer par aller sur le pot et puis tu pourras aller le voir.

EÖRSI: C'est la dernière fois que je viens ici. La dernière fois aux deux sens du terme. Premièrement, j'attends mon dernier entretien, nous sommes le 27 mai 1971. Deuxièmement: aujourd'hui, le 11 mai 1983, ici à Berlin-Ouest, il me semble que jamais plus je ne pénétrerai dans cette pièce. Je le fais à présent une dernière fois, porté par ce qu'il est convenu d'appeler les ailes

de l'imagination. Bien sûr, si je sonnais réellement là-bas, ^{(ce n'est p} la
femme aux cheveux roux et aux traits mous, avec son deshabillé
s'entrouvrant sans cesse, qui m'accueillerait, car elle aussi est
morte entre-temps; elle n'a pas profité de son combat pour l'
ouverture d'un musée Lukacs. Il me faut finalement bien m'ha-
bituer à voir de plus en plus de morts habiter mes pensées. Ils
vivent par ailleurs d'une vie naturelle. Ils vont bientôt entrer;
le Vieux va bientôt demander: "Quoi de neuf?". Il m'a fallu
cinq bonnes années pour comprendre que je devais prendre cet-
te question stéréotypée au pied de la lettre: le Vieux voulait
véritablement savoir ce qui se passait dans le monde en dehors
de son cabinet de travail. Ce monde qui, depuis la mort de Tante
Gertrude, n'avait fait que rétrécir; et il me fallut encore cinq
autres années pour comprendre ceci: il n'attendait pas les nou-
velles pour avoir des nouvelles, il s'en servait uniquement de
tremplin pour se lancer, tête la première, dans ses sujets favo-
ris. - Le voilà qui arrive.

Lukacs, en shorts lui tombant sur les genoux, franchit la porte.
Sa démarche est d'une raideur absolue. Semblable à une marion-
nette, il va à son bureau, s'assoit et ^{ne quitte pas} Eörsi du regard. Il
a le visage pareil à un masque, il remue la bouche convulsive-
ment; on voit qu'il cherche, avec ses lèvres, à former des mots.

LUKACS bredouillant: Quoi... quoi...

EÖRSI: Rien de particulier - à l'exception, peut-être de la dé-
claration gouvernementale d'hier en Israël. Une lecture amusan-

te, surtout si on lit en même temps les propos tenus en Egypte.

Lukacs ne quitte pas Eörsi du regard; on n'est pas certain qu'il l'ait compris.

EÖRSI: Que diriez-vous d'une comédie dans laquelle on aurait fait l'échange de deux leaders nationalistes durant leur sommeil? Ils s'éveillent ensuite dans le quartier général de l'ennemi; nous sommes le jour où ils doivent l'un et l'autre tenir un discours qui déciderait de tout. Ils sautent du lit, tirent leur manuscrit de leur poche. Devraient-ils apporter beaucoup de modifications à leur discours? Auraient-ils de la peine à entrer dans le rôle de l'adversaire?

LUKACS: No...no...on...en...en effet...ce...n...pas...

EÖRSI: Ce n'est pas si simple? Lukacs fait signe que oui. Vous êtes d'avis, camarade Lukacs, que l'idée ne convient pas à une adaptation dramatique? Lukacs fait non de la tête. Vous voulez dire, camarade Lukacs, que, pour les besoins de l'idée centrale, la comédie éliminerait du texte des discours tout contenu concret et se contenterait de suggérer un pauvre lieu commun, à savoir que les objectifs nationalistes, tous tant qu'ils sont, n'ont pas plus de valeur les uns que les autres?

LUKACS: Ins...Insen...

EÖRSI: Aussi insensés les uns que les autres? Lukacs fait signe que oui. Mais quel contenu concret a, de nos jours, l'allocution d'un leader israélien ou arabe?

LUKACS: Hi...hi...his...

EÖRSI: On ne peut comprendre ces discours que dans leur contexte historique? Lukacs fait signe que oui. Je crois que le monde a bien mérité les abstractions schématiques! Jadis, les personnages qui jouaient sur la scène de l'histoire créaient au moins partiellement eux-mêmes leurs rôles. Aujourd'hui ce sont des rôles préexistants qui cherchent leurs acteurs. L'individu ne relève plus que de l'accidentel. - Tel serait le sujet de cette petite comédie. Lukacs se contente de regarder EÖRSI fixement. Deux leaders différents, deux rôles. Les contingences de la politique extérieure, les préjugés nationaux, les règles du jeu dans notre monde coupé en deux ne laissent de liberté que sur un point: n'importe qui peut interpréter ces rôles. Chacun de ces n'importe qui est par conséquent interchangeable.

LUKACS: Théo... théo...

EÖRSI: Théoriquement interchangeable - mais, à votre avis, camarade Lukacs, pas dans la pratique? Lukacs approuve. Une comédie peut pourtant bien aussi reposer sur des possibilités théoriques.

LUKACS: Théo... théo...

EÖRSI: Vous voulez dire, camarade Lukacs, sur des possibilités théoriques seulement? Lukacs approuve. Il semble que notre façon de nous entretenir fonctionne bien. Comme vous ne pouvez provisoirement pas parler... Lukacs fait violemment non de la tête. Vous pouvez parler? Lukacs fait signe que non. Vous voulez dire, camarade Lukacs, que ce n'est pas seulement provisoire?

LUKACS:Pas...p...p...pens...

EÖRSI:Vous ne faites pas que le penser, vous le savez?

LUKACS:Iiii...Irrrvvv.Irvsss...

EÖRSI:Le processus est irréversible? Lukacs fait signe que oui.

Comme vous ne pouvez pas parler, il vous suffira de manifester votre opinion ou vos objections par des signes. J'essayerai d'interpréter correctement vos signes.

LUKACS:Mieux que...m...c...c...

EÖRSI:C'est mieux qu'une comédie?

LUKACS fait non de la tête:M...cr...cr...Il dessine du doigt un carré sur la table.

EÖRSI très fort:Des mots croisés? Lukacs fait signe que oui;
Eörsi cherche des yeux tout autour de lui. Son regard tombe sur une grosse pile de manuscrits posés sur la table. Le manuscrit a été tapé à la machine? C'est l' "Ontologie" en entier? Toutes les variantes? Lukacs fait signe que oui. Ce doit être un sentiment agréable que de voir le total? Le visage de Lukacs reste totalement inexpressif. L'avez-vous lu?

LUKACS:Com...com...

EÖRSI:Commencé. Et êtes-vous satisfait? Silence. Cela ne vous plaît toujours pas? Silence. Des problèmes de structure? Silence. Comme vous n'y travaillez de toute façon plus, vous n'avez peut-être plus envie non plus de porter un jugement?

LUKACS:P...pas mon p...p...

EÖRSI:Certainement pas. Il est comme il est. Ce n'est de toute

façon pas le point de vue de l'auteur qui compte.

MARIAN entrant dans la pièce: Je t'apporte tout de même un café turc. N'avez-vous pas faim? J'entends que vous vous entretenez parfaitement.

EÖRSI: Jusqu'à présent, oui.

MARIAN s'adressant à Lukacs: Figure-toi que j'ai trouvé dans une enveloppe des photos de famille. C'est fantastique! Des photos en parfait état et une carte postale de ton père dans laquelle il te félicite pour la parution de ton dernier ouvrage. Il n'y a que la date que je n'ai pas réussi à déchiffrer: le onze ou le quatorze? Le visage de Lukacs ne manifeste pas le moindre signe de vie.

EÖRSI: Vérifie la date de parution du livre, tu pourras en déduire celle de la carte.

MARIAN: Que ces photos sont bonnes!

EÖRSI: Très bonnes en effet. Merci pour le café. Marian s'en va, emportant les photos et la carte.

EÖRSI criant presque pour rappeler Lukacs à la vie: Nous en étions restés à votre manuscrit. Nous disions que cela ne faisait rien si vous ne portiez pas de jugement sur lui. Silence. L'essentiel est qu'il soit terminé. Camarade Lukacs, l'auriez-vous seulement cru?! Lukacs voudrait parler mais ne parvient pas à émettre le moindre son. Vous avez dit un jour que nous ne devons nous mesurer qu'à nos propres forces. Quelqu'un qui est allé au bout de ses possibilités n'a pas lieu de se tour-

menter.

LUKACS:Ce n'est pas...pas ça qui me tour...

EÖRSI:Qu'est-ce donc?

LUKACS:L'in...in...ind...

EÖRSI:~~vous~~ Impossible!

LUKACS:Pire...c'est...l'in...in...ind...

EÖRSI:Vous disiez à l'instant que vous vous tourmentiez.Si vous vous tourmentez,cela exclue l'indifférence.

LUKACS:Depuis quelques jours indiffé...jamais...jamais...enco...

EÖRSI:Que répondre à ça,sinon quelque chose de drôle?

LUKACS:Nnn...non...en efff...c'est...l...la...ch...cho...en soi...

EÖRSI:C'est la chose en soi qui n'est pas drôle?Lukacs fait signe que oui.Et depuis quand?Depuis que le manuscrit est terminé?Silence.Peut-être que ce qui vous a rendu indifférent c'est le fait que,pour la première fois dans votre vie,vous ne pouviez pas lire ce qui vous intéresse.

LUKACS:Crr...Croy...

EÖRSI:L'indifférence ne vous laisse manifestement pas indifférent.

LUKACS avec, sur le visage, une esquisse de sourire:Pensez, pensez-v...?

EÖRSI:L'indifférence,malheureusement,ne permet pas qu'on la combatte.C'est pourquoi je vous propose de la savourer en tant qu'expérience inédite.

LUKACS: Sans sav... Sans savvv...

EÖRSI: A la longue, elle est certainement sans saveur. Mais, la savourer empêchera peut-être qu'elle dure trop longtemps.

LUKACS: Dur... durer...? Silence.

EÖRSI: L'indifférence est due à votre maladie qui, pour la première fois de votre existence, vous empêche d'intervenir dans le cours des choses. Mais cette indifférence ne concerne que vous, camarade Lukacs. Votre oeuvre ainsi que votre renom dans le monde, voilà ce qui va continuer à diviser les esprits, voilà ce qui suscite à la fois haine et passion, voilà qui se prête à tout mais certainement pas à l'indifférence.

LUKACS: Tout est... pos... obj... obj... m... mais... pl... pl... us... moi...

EÖRSI: D'un point de vue subjectif vous ne sentez plus rien. Lukacs approuve. Songez à ce que vous écriviez à propos de "La mort d'Ivan Ilitch": seule une vie pleine de sens peut donner sens à la mort.

LUKACS: Possbl... m... m... mais pl... plus... mmoi...

EÖRSI: Ce sujet vous ennue?

LUKACS, lentement, en articulant: Vous voulez percer la coquille de l'indifférence mais c'est im... impossible. En effet, ce qui m'a in... intéressé tou... toute ma vie ne m'in... m'intéresse plus. Silence.

EÖRSI: Je n'arrive pas à le croire. Silence. C'est comme si le poisson disait que l'eau ne l'intéresse plus.

LUKACS:Cr...cr...n'in...M'in...n'intéresse pas...

EÖRSI:Vous trouvez que votre vie a été inutile?Que vous auriez dû vous occuper à d'autres choses?Que vous avez gaspillé votre talent à des choses sans importance?

Lukacs ferme les yeux.Ils restent longtemps assis sans rien dire.Eörsi se lève dans l'intention de s'éclipser.

LUKACS:Indd...indiff...

EÖRSI:Vous voulez dire que ce que vous avez fait dans votre vie ne mérite qu'indifférence?

LUKACS fait signe que non:Obj...obbjjj...

EÖRSI:Objectivement non?Cela ne vaut que subjectivement?Lukacs approuve. Camarade Lukacs, vous avez dit un jour, à je ne sais quelle occasion, dans des temps préhistoriques, dans cette même pièce, que tout votre talent résidait dans votre réelle aptitude à faire la distinction entre facteurs objectifs et facteurs subjectifs. Je suis heureux que, même dans votre état d'indifférence vous n'avez pas laissé cette disposition en friche.

LUKACS:Pppp/...possible, mais ça ne m'in...m'intéresse pas...

EÖRSI:Même si cela ne vous intéresse pas, il est pourtant de fait que votre indifférence a ses racines dans ce qui fut jusqu'ici votre non-indifférence. Votre intérêt naissait de votre soif de changement et il ne s'éteindra que...

LUKACS:En...enn...

EÖRSI:C'est ça. L'indifférence s'allie à l'ennui. Mais maintenant que vous n'avez plus le choix vous devriez essayer de prendre

aussi plaisir à la contemplation. Par exemple à l'analyse de votre propre indifférence.

LUKACS: In... in... In... ho... hôpital... là-bas...

EÖRSI: Oui, c'est un lieu favorable à la contemplation. Que pourrait-on faire d'autre dans un hôpital?

LUKACS ironique: Quoi... sinon?

EÖRSI: Quand allez-vous à l'hôpital?

LUKACS: Non, ~~No~~... nn...

EÖRSI: Vous n'y allez pas? Quelqu'un m'a dit, je crois... Lukacs fait d'abord non de la tête, puis oui. Vous voulez dire que vous n'y allez pas mais qu'on vous y mène?

LUKACS: Un obj... objet...

EÖRSI: Ne peut se déplacer seul. Mais vous n'êtes pas un objet.

LUKACS: Subj... subj...

EÖRSI: Un objet pourrait être subjectif? Vous vous considérez comme tel?

LUKACS faisant non de la tête: Bio... biol...

EÖRSI: Pas un objet d'un point de vue biologique, mais du point de vue social? Lukacs fait oui de la tête. Du point de vue social non plus! Eh bien, voilà un échange d'idées que nous aurons mené à son terme.

L'obscurité se fait lentement. Lukacs se lève; traînant les pieds, il décrit un cercle dans la pièce, puis se dirige vers la fenêtre et regarde au-dehors. Tous deux se taisent longuement.

EÖRSI: Camarade Lukacs! - Oncle Gyuri! Lukacs ne bouge pas. On-

10
cle Gyuri!

Ils se taisent. La porte s'ouvre, Marian apparaît. On entend cli-
queter de la vaisselle. Eörsi se lève et touche le bras de Lu-
kacs. Lukacs se tourne vers lui. Ils sont en face l'un de l'autre.

EÖRSI: Je crois qu'aujourd'hui nous avons mérité notre dîner.

Eörsi prend Lukacs par le bras et l'aide à quitter la pièce.

FIN